

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Réception de M. Henri Davignon à l'Académie royale
 Fernand Severin
 Léopold II et les origines du Congo
 Lamentations d'un Ermite qui a perdu son saint Christophe
 Louise-Marie d'Orléans, première reine des Belges
 Versailles, Rome française
 L'expansion de l'univers
 Pierre Termier

Georges VIRRÈS
 Henri DAVIGNON
 Pierre RYCKMANS
 Alexandre MASSERON
 F. de VILLERMONT
 Marcel SCHMITZ
 Edgard HEUCHAMPS
 Léopold LEVAUX

Réception de M. Henri Davignon

à l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises

Discours au nom de l'Académie⁽¹⁾

MONSIEUR,

J'emploie, en m'adressant à vous, le terme académique consacré : Monsieur... et avouerai-je qu'il ne me déplaît pas ? Vous appelant « mon cher Confrère » ou « Ami », je serais moins à l'aise pour glisser tout de suite un grain de malice dans mon discours.

Laissez-moi donc vous dire, Monsieur, que jamais élection ne fut plus flatteuse que la vôtre pour notre compagnie, car jamais candidat ne mit autant de sympathique franchise à montrer qu'il désirait être de l'Académie.

Au début de notre institution, il avait été entendu qu'on ne ferait point acte de candidat avant une élection. Pas de visites comme en France, de ces visites qui défraient de façon bien plaisante les chroniqueurs, et fournissent à la petite histoire tant d'éléments piquants.

Ayant le vif plaisir de vous voir parmi nous, il y a lieu de penser que cette règle s'est quelque peu relâchée. Mais, je le répète, nous en sommes d'autant plus honorés. Ainsi, malgré votre situation mondaine, votre œuvre littéraire, et le bonheur qui vous souriait de partout, quelque chose manquait à ce qui paraissait déjà si complet...

C'est donc un heureux jour, pour nous comme pour vous, que ce 25 février, et j'ajouterai, Monsieur, qu'il l'est tout particulièrement pour moi, votre ami très affectionné de longue date.

Je vous ai rencontré la première fois, en 1902, chez des hôtes charmants au pays de Liège. M. et M^{me} Charles de Ponthière avaient coutume de recevoir l'après-midi du lundi de Pâques, dans leur château de Montglion, bâti sur les coteaux de Meuse. On dansait en plein jour, et à travers de larges baies on voyait scintiller dans la vallée une courbe du fleuve. J'ignore aujourd'hui qui nous présenta l'un à l'autre, tandis que j'entends encore votre voix : « Nous avons, cher Confrère, me disiez-vous, le même éditeur. »

Vous vous révéliez, dès l'abord, ce que vous êtes resté si fidèlement : un homme de lettres avant tout. Pourtant à cette matinée dansante, où maint chaperon vous suivait d'un regard intéressé, je crois bien que l'attention portée à votre personne n'avait pas pour cause principale la littérature, et que d'autres titres, ou mieux, d'autres qualités, vous valaient la sollicitude des mères qui conduisaient là leurs filles.

Le livre, ce premier livre qui justifiait votre exclamation dans cette fête, s'appelait : *On jouera la comédie*. Nous le chercherions vainement dans la nomenclature de vos œuvres, mais je ne pouvais le passer sous silence, car il révélait déjà votre penchant. Vous viviez parmi des gens qui offrent trop d'objets à une curiosité

amusée pour que vous ne les reteniez pas au passage. *On jouera la comédie*... En somme si ce n'est l'expérience, l'élargissement de votre domaine, et ce don de vous-même toujours plus généreux au cours d'une carrière exceptionnellement active, c'est cette comédie rejoignant parfois le drame que vous n'avez cessé de noter. Et ce goût inné du jeu et de la grimace s'extériorisait pour vous dès le collège, quand sur les bancs d'une classe de poésie vous découvriez soudain Molière. Ce n'était point alors pour suivre le maître vous conviant au *Misanthrope*, non, c'était pour courir vers la comtesse d'Escarbagnas, vers Argan, Jourdain ou Sganarelle. Vous leur tendiez la main par-dessus la rampe du théâtre, comme vous l'avez écrit aux premières pages de ce *Molière et la Vie*, votre début avoué cette fois, dont le dernier chapitre s'intitule gravement « le Drame dans Molière ». L'œuvre entière du Contemplateur, toute son humanité était apparue maintenant au jeune homme qui se dépouillait de l'adolescence.

Ce jeune homme, comment en était-il arrivé à goûter de ce fruit défendu qu'était la littérature dans les milieux bien pensants, il y a trente-cinq ans ?

Le hasard joue son rôle en toute circonstance ; toutefois il doit y avoir des causes à la chaleur mystérieuse du sang dans cette formation obscure de l'être, où se retrouvent ceux qui nous ont précédés.

Votre arrière-grand-père fait partie du Congrès national. On peut découvrir son nom sur la Colonne, derrière le Soldat inconnu. Votre grand-père, un avocat brillant doublé d'un industriel heureux, épouse une Française, Françoise-Caroline-Agathe Millot, fille d'un banquier parisien, cousin de Baroque, le ministre de Napoléon III. Vous m'avez parlé d'elle avec ferveur, et elle apparaît, par deux fois, dans l'un de ces livres où vous avez réuni — en marge de votre production romanesque — des souvenirs qui font quelquefois figure de journal, et nous fournissent à ce titre des indications bien précieuses.

Votre père, le vicomte Davignon, fut ministre des Affaires étrangères à l'heure la plus tragique de notre histoire, et il sut maintenir son énergie et son intelligence à la hauteur des événements qui allaient bouleverser le monde.

Tous ces ascendants, remarquons-le, malgré le souci des intérêts publics ou privés, sont restés attachés à leur terre d'Ardenne et attentifs à ses besoins. Avant eux nous remontons vers une souche française.

* * *

Vous étiez donc, à vingt ans, aiguillé du côté de la littérature mollièresque, et dans votre milieu immédiat il n'y eut pas trop d'opposition aux goûts que vous manifestiez. N'aviez-vous pas

(1) Discours de réception prononcé, le 25 février, par M. GEORGES VIRRÈS.

fourni les gages d'un sérieux avenir en passant de brillants examens, et votre grand mère n'eût-elle pas souri à ce début, elle qui improvisait pour le gignol de ses petits-enfants des dialogues dont l'entrain et la fantaisie, sans jamais dépasser une délicate mesure, enchantaient vos jeunes années? « La chère dame », comme vous l'avez dénommée, devait aussi vous donner vos premières impressions de poésie, lorsque les beaux jours venus elle emmenait tout son petit monde dans une propriété de l'Île-de-France, où, à la Fête-Dieu, vous fouliez sur les marches d'un autel rustique les premières roses enivrantes de l'été, parmi l'encens et les voix latines de la procession.

Une âme neuve et sensible garde toutes les empreintes. Dans un de vos meilleurs livres vous deviez plus tard, évoquant cette figure vénérée, mettre dans sa bouche des paroles si belles et si justes que celui auquel elles s'adressaient s'inclina devant pareil exemple de grâce et d'autorité, et soumis à cette hégémonie de l'esprit, murmura : « Notre mère, la France... »

Quel plus complet hommage eussiez-vous pu lui rendre, en saluant dans sa personne la plus séduisante culture que le monde ait connue?

Votre *Molière et la Vie*, pour vous, Monsieur, qui avez déjà des relations, ne reste pas longtemps dans vos tiroirs. Il paraît à la *Revue Générale*, et ceux de vos lecteurs qui vous avaient vu danser la veille une pavane ou une chacone de style, dans un tableau vivant au Concert Noble, murmurèrent peut-être vaguement inquiets : « Ce petit Davignon, quand même! »

Et depuis ce moment tout s'enchaîne. La *Revue Générale* vous fait connaître son secrétaire de rédaction, Eugène Gilbert, le délicieux Gilbert, s'il n'avait été cruellement enlevé aux lettres, le lendemain de la guerre, vous eût certainement reçu, aujourd'hui, à ma place, avec un esprit, une bonté, cet élan de l'intelligence et du cœur que je ne puis imaginer sans émotion.

Je dis que tout s'enchaîne. En effet, le hasard vous fait lire les premiers livres d'un jeune romancier français, Henry Bordeaux. Vous portez aussitôt à Gilbert, devenu tout de suite un grand ami des lettres, vous lui portez un article chaleureux consacré à l'auteur de la *Peur de vivre*. Celui-ci vient à Bruxelles quelque temps après, afin d'aller voir un oncle nonagénaire réfugié, depuis les lois d'exil, chez les Révérends Pères Carmes, de l'avenue de la Toison d'Or. Votre maison est voisine; Bordeaux entre chez l'inconnu qui a parlé si éloquentement de ses livres. La main tendue offrait, avez-vous dit, cette amitié sans réticence comme sans expansion, qui est la sienne. La remarque est amusante. Une heure plus tard, Henry Bordeaux emportait à Paris le manuscrit de *Molière et la Vie*, et le déposait chez son éditeur Fontemoing qui le publia aussitôt.

Aiguillonné de la sorte, vous vous étiez remis au travail et l'exemple de Bordeaux, comme aussi ce pressentiment confiant de l'œuvre que l'on porte en soi, vous fait écrire le *Courage d'aimer*, votre première histoire romanesque et idéaliste, à laquelle la *Revue Hebdomadaire* ouvre ses portes. Décidément vous n'avez pas eu le temps de douter de vous. Le *Courage d'aimer* est dédié à René Bazin, comme votre *Molière* l'était à Bordeaux; et bientôt le *Prix de la Vie* portera en première page le nom de Paul Bourget. Vous voilà au milieu du cercle dont vous avez rêvé. On pourrait choisir moins bien, mais tout vous amenait à cette haute école de littérature comme de morale.

La plupart d'entre nous, Monsieur, sont arrivés aux lettres par une voie moins exemplaire. Le penchant pour l'art naquit, chez un grand nombre, d'une espèce de sensualisme, auquel vous demeuriez étranger. Pays de la couleur, pays de peintres, notre Belgique nous prédisposait à jouir de la beauté extérieure des choses que Dieu donne. Une vague de panthéisme soulève les grandes œuvres de notre renouveau de 1880. Presque tous nos écrivains exaltent la Vie, avec une majuscule. Ne souriez pas, leur lyrisme est peut-être à ce prix.

Tandis que d'autres perdent pied, vous construisez avec sagesse. Et tout de suite il faut reconnaître et saluer cette caractéristique de votre art. Vous avez toujours su composer. Un roman, c'est à vos yeux une histoire qui tient. On voit où elle commence, on sait où elle finit. Vous n'ignorez pas l'effet des contrastes, vous vous attachez à soutenir les caractères. Enfin, la fable ne doit pas être seulement un amusement. Dans vos livres, vous avez, par delà les événements humains, ouvert des croisées sur l'Infini. Nobles réalisations, auxquelles notre foi ou notre idéalisme se complait avec vous. Ce sont déjà des traits qui valent et qui marquent.

J'ai cité vos deux premiers romans, entre lesquels s'intercalent des *Croquis de Jeunes Filles*, chapitres dialogués à la Lichtenberger et situés dans le beau cadre des Ardennes, votre pays. Il y a, comme introduction à chaque scène, des visions du site où elles se déroulent, et vos *Croquis* s'en trouvent baignés d'une atmosphère pleine de rêve. Un romancier, que l'artifice eût pu capter, s'y révèle extrêmement sensible et vibrant aux aspects de sa contrée. Parfois une annotation charmante nous retient. L'une de vos jeunes filles pénètre dans une pauvre église de village, et, sur un banc de bois usé par les genoux des fidèles, elle s'est prosternée devant une statue de la Vierge. La mère divine intercèda si bien pour les requêtes de tant de générations successives, « que son sourire, écrivez-vous, en a pris comme un pli d'encourageante indulgence ». C'est à ces menues choses que l'on reconnaît, en passant, la délicate sonorité d'une âme. Tout le livre, dont le titre pouvait faire craindre quelque fadeur, s'il caresse l'un ou l'autre préjugé élégant, ne se prive point d'être alerte, vivant d'une belle santé morale, et j'aime à croire que l'on calomnie aujourd'hui les jeunes filles en prétendant que ce recueil est déjà d'un autre âge, les ingénues n'étant plus qu'un touchant souvenir d'avant-guerre.

Dans notre littérature assez rude vous introduisez de touchantes figures féminines et mondaines. Lemonnier et Eekhoud ne nous avaient pas habitués à rencontrer leurs pareilles. C'est que le pittoresque s'accommoda mieux d'une cote colorée dans une kermesse rustique que de la robe blanche d'une débutante au bal de cour. Votre apport est venu compléter, Monsieur, le tableau que notre littérature ambitionne de laisser à l'avenir.

Et maintenant — nous sommes en 1910, et vous avez trente et un ans — le plus radieux événement va non seulement combler votre cœur, mais favoriser les sources de votre inspiration.

Vous, Wallon, qui, l'été venu, gagniez les Mazures, situés au centre de la contrée, voisine de Verviers, où tous les vôtres exerçaient depuis longtemps un bienfaisant empire, vous qui, fils de l'Ardenne, durant six mois de l'année, remplissiez vos yeux de son seul aspect, vous allez découvrir, à l'autre bout du pays, la Flandre!

Dirais-je que celle-ci avait d'abord pris pour vous l'apparence la plus chère et aux yeux de tous la plus belle, et que déjà, avant de fouler les plaines flamandes, vous aviez le plus tendre des motifs à leur préparer votre sympathie réfléchie?

C'est donc votre mariage qui vous fait désormais partager les mois d'été entre Langerbrugge dans la campagne gantoise, et les Mazures dans une admirable vallée d'Ardenne.

L'écrivain attentif et réceptif que vous êtes a aussitôt comparé le pays flamand à sa Wallonie. Ce pays flamand qui, à distance, paraissait si fermé, voilà que chaque jour vous allez le découvrir davantage. Langerbrugge est situé le long de ce large canal de Gand à Terneuzen, par où les vaisseaux de haut bord gagnent la mer. Matrice Maeterlinck, encore inconnu, habita près de ces eaux lourdes. Des travaux d'agrandissement ont fait disparaître la maison blanche avec le rucher, où le père de l'illustre écrivain initiait son fils à la vie des abeilles... Vous y avez repris les *Serres chaudes*, le premier livre de Maeterlinck, et dans une de ces chroniques que vous donniez, à cette époque, au *Journal de Bruxelles*, vous vous êtes montré de la plus étonnante perspicacité : « J'ai relu, dites-vous, en les comprenant pour la première fois, ces vers mystérieux, bizarres et si profonds :

*Hôpital, hôpital au bord du canal,
Hôpital au mois de juillet!
On y fait du jeu dans la salle,
Tandis que les transatlantiques sifflent dans le canal!*

« C'étaient alors pour le poète les années de silence et d'isolement. Murée dans l'indifférence d'une famille, d'une classe, d'un pays réfractaire à l'art, son âme se repliait sur elle-même comme un corps malade dans un lit d'hôpital. Et sous ses fenêtres, au bord de sa vie intérieure intensément méditative, le transatlantique passait, bruyant, dans l'ironie énorme du contraste entre l'agitation incompréhensible du monde extérieur et le mystère tragique, pressenti, deviné, analysé de nos perceptions subconscientes ».

Je n'ai pu résister à l'envie de citer cette page tant elle dénote de lucidité. A-t-on jamais mieux compris le poète à ses débuts?

Toute votre valeur critique, car vous allez mener de front, avec l'imposante série de vos romans, une œuvre critique impor-

tante, toute cette valeur s'impose dans ces quelques lignes qui me paraissent vraiment hors de pair.

Langerbrugge vous a révélé magnifiquement Maeterlinck. En avançant dans ces plaines de Flandre, un jour vous vous arrêterez devant le chevalier de Claus, ébloui par le miracle de sa palette et coquis à la lumière de ce pays. Joies incomparables qui vous sont dues.

Cependant le romancier étudie l'humanité qui vit et respire dans cette lumière, qui se courbe sur cette terre, qui parle un langage inconnu. Il écoute...

N'est-ce pas l'aïeul de 1830 qui, par après, vous a confirmé dans cet amour de toute la patrie? Vous partez, le cœur battant, dans une nouvelle direction, et ce sera pour orienter vers un point unique deux chemins qui semblaient opposés l'un à l'autre.

Alors, dans un recueil de nouvelles, paraît ce récit que vous intitulez *Déraciné*, et qui raconte comment Priska, une fille de ce terroir flamand, a donné sa foi à quelqu'un qui était descendu de ses hauts plateaux ardennais. Elle l'a suivi, un lendemain de ses noces, dans les Fagnes lointaines. Longtemps le souvenir de sa contrée natale pesa sur son cœur. Il y a, dans vos pages, tout ce travail de l'assimilation secrète de Priska, que vous nous dépeignez avec une pénétration continue, un sens aigu des réalités, une divination de poète, jusqu'au moment où, à la suite d'un drame rapide de passion jalouse, la femme pantelante tombe entre les bras de l'homme, conquise définitivement à la région qui n'est qu'une parcelle de notre patrie commune allant des dunes de la mer à nos frontières nouvelles.

Tout le morceau est symbolique et part du particulier pour atteindre le général : Priska, « voici le bonheur : l'air n'est plus étranger, la nature montre un visage amical, l'amour est plus fort que toutes les angoisses ».

Vous aviez écrit ce conte, Monsieur, avec une vigueur qui effaroucha, en ces années lointaines, le critique d'un grand journal de province. Ceux qui lurent son compte rendu s'imaginèrent que vos audaces dépassaient les bornes. Ce fut toute une affaire, et d'autant plus ennuyeuse qu'on était à la veille d'une consultation électorale et que votre nom devait figurer sur la liste des candidats, à Verviers, votre canton. Je ne sais si vous avez alors donné suite à ce projet ambitieux, mais on eût envié l'écrivain d'être la victime politique de son ardeur et de sa franchise littéraires.

* * *

La simple nouvelle que vous venez de nous donner touchait à un sujet qui vous paraissait grand : la dualité des races en Belgique. Ce sujet, vous alliez le reprendre en 1912, et cette fois dans une œuvre importante. Le livre que vous préparez maintenant s'appellera *Un Belge*. Ah! Je me rends compte des difficultés que vous avez vues se dresser au fur et à mesure que vous avanciez dans votre travail. Mais la difficulté n'a jamais fait que stimuler le grand laborieux que vous êtes. C'est une œuvre préméditée et systématique à laquelle vous vous attellez, et l'arbitraire, voilà l'écueil qui vous menace. Eh bien! votre jeune maîtrise fait que la vraisemblance ne vous abandonne point. Nous n'avons jamais l'impression que vous forcez vos personnages à servir de défense à vos idées. La vie, cette vertu indispensable au roman, la vie sans laquelle la fiction s'effondre et ne laisse que poussière, cette vie ne sera jamais comprimée ici par l'absolu d'une thèse. Tous vos acteurs sont là, devant nous, tels qu'ils existent, et on dirait que seul un heureux hasard en a fait les protagonistes de vos idées.

Je n'aime guère résumer une action. Cela jette un froid sur l'ardeur de la création qui vaut par l'atmosphère, le mouvement, et ces trouvailles qui viennent à l'écrivain au cours févriqueux de son travail. Essayons cependant puisqu'il s'agit de l'une de vos œuvres les plus significatives.

François Chantraine est né d'un père wallon et d'une mère flamande. L'ascendance masculine a prévalu chez lui. Il habitait Stavelot, et son père étant mort, les circonstances le conduisent à Gand, le berceau de sa mère. Malgré l'accueil de sa famille, il sent tout de suite ce qui le sépare des choses et des gens en Flandre. On voudrait qu'il épousât une amie de sa sœur, Walburge de Walle, à qui Dieu a départi une beauté un peu froide. Le grand-père maternel de François, notaire à Gand, cherche un successeur digne de lui. Il a tout naturellement songé à son petit-fils. Une situation assurée, un mariage qui offre des garanties ne suffisent pas à retenir le jeune homme.

Je raconte sèchement; il faut retrouver dans le livre la peinture savoureuse des intérieurs gantois et, par exemple, cette discussion qui éclate au cours de l'un de ces repas autrefois interminables en province. Les convives ont agité la question flamande et les idées de François Chantraine et de Liévin, son cousin, se sont violemment heurtées.

« Alors on entendit au milieu de la table le vieux notaire prononcer :

« — Allons, allons, les enfants! Vous n'allez pas vous disputer ici, en plein dîner, et un jour de fête. Je vais vous mettre d'accord. Vous avez tous les deux raison et tous les deux tort. Vous êtes jeunes et passionnés et l'expérience seule distingue le vrai du faux. Le jour d'aujourd'hui on fait trop de théories, trop de systèmes; on « fransquillonne » ou on « flamangantise »; on ne pense pas à la vie qui arrange tout, qui fait qu'on parle français comme on peut et flamand là où il le faut. Allons, allons, nous allons boire maintenant une vieille bouteille de Château-Margaux 1879. C'est du vin français, mais c'est une cave flamande qui l'a fait ce qu'il est.

« Un rire approbateur et respectueux, où les notes féminines dominèrent, accueillit les paroles de la sagesse.

« Le chanoine Willems, replet et doux, dit avec mélancolie :
« — Ce Liévin parle comme nos vicaires. Mais avec leur flamand, ils ne connaissent plus le latin.

« Cordula, la vieille béguine, murmura en flamand, car elle ne parlait que rarement en français, avec un sourire qui atteignit les bords de sa cornette :

« — Quand on est de la même famille et qu'on s'aime bien, on se comprend toujours.

« Il y eut un long silence; le chef de famille emplissait lentement les verres. »

Cela est de la meilleure veine, et l'écrivain de Wallonie qui a saisi aussi vivement cette scène significative justifie déjà ses lettres d'introduction à Gand. Il ne s'en est pas tenu là. Toute l'existence de la cité et son décor rencontrent chez l'auteur un interprète chaleureux et compréhensif.

François Chantraine, bien que Walburge de Walle l'ait impressionné, ne peut se résoudre à conclure un mariage comme on arrange une affaire, et dans ce milieu sa sensibilité latine est trop souvent heurtée. Il est donc parti, ayant opposé un refus catégorique aux projets de son grand-père, qu'il laisse très irrité.

Et nous le rejoignons au château de Harzée, où il est engagé comme précepteur. La Wallonie le dédommage de ce que cette nouvelle situation pourrait avoir de subalterne. Le pays d'Ayvalle l'enveloppe de sa caresse, et, au château, il trouve une maîtresse de musique, Adrienne Boulanger, qui a tôt fait d'incarner à ses yeux le charme de la région, reflétant et interprétant ce qu'il perçoit dans la nature complice et aimée.

Nous devinons... La passion l'entraînera chaque jour davantage vers cette femme, qui finira par se donner à lui.

Un retour à Gand, après la mort de son grand-père, ne change rien à ses sentiments et confronte une fois de plus le Wallon avec la Flandre encore fermée.

Je songe, en cet instant, à ce jeune Liégeois, qui avait fait son service militaire à Anvers, et qui, libéré, et de retour chez lui, se frottait les mains et s'écriait naïvement : « Ce qu'on est heureux de rentrer dans sa petite Belgique! »

Quand même, le cas de Chantraine n'était pas aussi radical...

Sa belle amie, Adrienne Boulanger, devient une cantatrice dont l'avenir comblera toutes les espérances. Nous la verrons aux côtés d'un chanteur de l'Opéra-Comique, triompher à l'une de ces solennités artistiques que la ville de Verviers organise avec cette fièvre de l'art musical qui l'a toujours possédée. C'est l'occasion de nous montrer votre peuple sous l'un de ses aspects caractéristiques.

Adrienne Boulanger va se détacher de l'homme qu'elle a aimé. Elle finira par l'abandonner et fuira avec l'autre, son partenaire triomphant d'un soir.

Le malheur qui abat Chantraine l'a rapproché d'un ancien ami, l'abbé Rappart. Ah! ne nous imaginons pas la confession, l'absolution, le retour de l'enfant prodigue et tout de suite les justes noces en Flandre, dans cette Flandre qu'il aimera dorénavant en même temps que sa compagne, bien légitime cette fois. Non, c'est un travail délicat, ce sont des personnages qui pour être de second plan n'en apportent pas moins leur rayonnement spirituel à travers cette belle et prenante action. Certes, tout

finira bien, mais avec quel tact, quelle finesse d'analyse, et aussi, mon Dieu, oui, avec quelle adresse vous avez enfin amené votre héros à ne plus se hérissé dès qu'il se trouve en pays thiois. Rien ne sera brusqué, il y aura un rapprochement lent, très lent, et qui ne se brisera plus.

La mère de François Chantraine, que nous avons vue à Gand, sous les dehors d'une femme trop accessible aux hommages masculins, cette mère vous la ramenez, dans un joli mouvement de poète et de moraliste, auprès de son fils désemparé. Redevenue une maman avant tout, elle guidera son François rebelle naguère à toute contrainte, et qui maintenant aspire à une règle et à un équilibre définitifs. Le spectacle de Bruges, le jour de la procession du Saint-Sang, achève l'œuvre de conciliation dans l'âme du jeune homme. C'est un Belge désormais qui emmènera, dans sa terre natale, la loyale Walburge de Walle. Et vous concluez : « Comme pour l'homme, nos crises d'individualisme ne peuvent aboutir qu'à faire mieux sentir, mieux accepter par la nation la discipline nécessaire de l'ordre et de l'harmonie, sans lesquels il n'est point de bonheur ». Dieu vous entende, Monsieur, car aujourd'hui encore vos paroles sont d'actualité immédiate!

Le succès d'*Un Belge* vous avait donné l'idée de porter au théâtre un sujet à peu près identique. Et ce fut la *Querelle*, que le Parc nous joua le 19 décembre 1913. Ah! la belle soirée! On était au temps béni où tout le monde était heureux sans se rendre compte de son bonheur. Je revois la salle débordante de toilettes élégantes. Dans les couloirs, on saluait des « Excellences » à chaque pas. Pendant l'entr'acte la loge royale attirait tous les regards. Sur la scène des acteurs de choix interprétaient votre pensée, et je m'imaginai, à entendre les applaudissements, que tout le monde épousait vos idées. Il paraît que non, et que Gand vous fit sentir qu'elle ne s'était pas associée à votre benoîte satire de l'un de ses enfants imaginaires. Si je me trouvais de votre côté dans ce conflit, je ne puis m'empêcher cependant de sympathiser avec ceux qui deviennent ombrageux dès que l'on touche à leur clocher. Le mien est bien lointain, et assez disgracieux à dire vrai; je le découvre après chaque absence, avec une émotion ravivée, un élan que l'âge n'a pas encore refroidi, et comme j'approuverais son coq de se dresser sur ses ergots à la moindre moquerie!

* * *

Pour vous, Monsieur, mon cadet d'ailleurs de deux lustres, plus les années vont et plus votre activité grandit. Pendant la guerre, en mission sur le front, vous êtes passé près du mont Renaud d'héroïque mémoire, et vous avez retrouvé les débris de la maison où votre grand'mère française vous menait chaque été, quand vous étiez le spectateur de son guignol ou l'enfant de chœur de la procession du village. Vous aviez séjourné en Angleterre, traversé la Hollande, et côtoyé bien des gens. Toujours intéressé par des problèmes ethniques, vous ne cessiez de rapprocher vos compatriotes des représentants d'autres nationalités et vous marquiez leurs réactions... Dans la suite, votre imagination romanesque créait la fiction, vous rapportiez les circonstances de temps, de lieu, et surtout ce qui caractérisait essentiellement ces personnages, soumis à des influences parfois si contradictoires. Ainsi naquirent vos romans de la frontière. L'écho de la guerre y grande encore. Du côté de l'Angleterre nous viendra votre *Jean Svalue*, tandis qu'une chère créature, *Aimée Collinet*, nous apparaîtra dans la région de Stavelot et de Malmédy. Ce seront des « analyses mitoyennes », comme vous les avez appelées. Votre but était de montrer chez nous ce qui ne se confond jamais avec autrui, cet autrui se trouvant de l'autre côté de la frontière. Ce roman, *Mon Ami français*, le titre l'annonce, nous transportera sur nos limites du sud et le *Bateau de plaisance* nous fera toucher à la Néerlande. Jeux un peu paradoxaux et voulus mais toujours curieux, et où fleurit et saigne chaque fois quelque cœur de femme favorisé ou éprouvé dans sa tendresse, car vous restez un romancier fidèle aux problèmes sentimentaux, et que le pittoresque ne détourne pas de sa voie.

Les meilleures choses ont une fin, et vous en avez assez des influences ethniques. Le besoin de se renouveler demeure le souci constant de l'écrivain, il veut ainsi se convaincre, je ne dirai pas de son génie — chacun sait que les hommes de lettres sont particulièrement modestes — mais d'une jeunesse intellectuelle toujours fraîche et en éveil.

Seulement vous êtes tombé pour ce faire sur un sujet vieux

comme le monde. Dans l'Odyssée, Pénélope doit bien se défendre pour qu'Ulysse la retrouve comme il l'avait quittée, et vous connaissez la complainte populaire :

*Brave marin vida son verre,
Tout en riant, tout en pleurant,
S'en retourna au régiment...*

car la place était prise à son foyer par un autre. La femme s'imaginait que son premier mari avait péri, et il ne serait pas toujours sans danger de dé tromper les épouses en pareille circonstance. Balzac nous a donné le *Colonel Chabert* et Maupassant a écrit un conte intitulé *Le Retour*.

Vos *Deux Hommes*, qui racontent une histoire du même genre, située dans la forêt de Soignes, passent pour être une grande réussite. Ils ont cette originalité de rendre l'écrivain témoin de l'aventure, qui finit bien cette fois. Celui qui revient de la guerre triomphe de son remplaçant momentané. Peu d'ouvrages ont un mouvement aussi rapide et tiennent le lecteur pareillement en haleine. Quand nous avons déjeuné en votre honneur, au lendemain de votre élection académique, notre éminent confrère, M. Carton de Wiart, a salué dans les *Deux Hommes* une œuvre maîtresse; je sais que vous gardez une lettre d'Albert Graud qui vous marquait un sentiment aussi flatteur. Inclinez-vous devant ces opinions impressionnantes, à condition de mettre sur le même rang, en ordre de mérite, votre *Pénitent de Furnes*.

Dans sa verte maturité, Camille Lemonnier nous avait donné le *Petit Homme de Dieu* qui est, comme chacun sait, celui qui, simple ouvrier dans la vie quotidienne, incarne un fois l'an Notre-Seigneur dans la célèbre procession de Furnes. Il vous a semblé que le sujet méritait mieux que d'exciter uniquement chez un romancier le sens artiste. Tant de ferveur populaire, tant de piété profonde exhalée ce jour-là, quand défilent, dans la vieille ville voisine de la mer, les mystérieux porteurs des croix de pénitence, devaient saturer l'air d'effluves mystiques, et à les respirer l'action de la grâce ne s'en trouverait-elle pas accrue dans les âmes? Votre foi y découvrit un aliment surnaturel pour l'histoire de ce Pénitent assumant d'abord le rachat de celle qui était partie, puis comprenant la nécessité d'expier avant tout ses propres fautes. Le livre abonde en belles scènes passionnées, en grands élans humains qui aboutiront au divin. Un homme, une femme, — le couple éternel, — séparés l'un de l'autre, se cherchent dans la nuit de leur erreur réciproque, et lorsque tous deux se retrouvent dans la lumière, ils ne veulent plus rien connaître de charnel et s'abîment en Dieu. Olivier-Georges Destrée vous avait signalé la leçon du *Livre des Nombres* : « Fais aussi approcher avec toi du sanctuaire tes autres frères. » Il eût aimé *Un Pénitent de Furnes*. Avec le *Vieux Bon Dieu* et *Un plus grand Amour*, c'est un de ces livres dont l'inspiration plane au-dessus de la vie.

Néanmoins vous redescendez sur terre et retrouvez votre indulgence à l'égard des faiblesses humaines dans *Veni du Nord*, le dernier — né de votre imagination, auquel est allé — serait-ce pour ce motif? — le suffrage de toutes les femmes, ce qui est bien quelque chose.

D'après une parole fameuse, nous n'existons que par le style, et, s'il en est ainsi, les élévations de la pensée vaudront pour autant qu'elles seront orchestrées avec génie. Je me plais cependant à voir dans la beauté morale un élément vivant de la beauté esthétique, sans quoi l'art risquerait quelquefois d'être sans chaleur, et cela me paraît si vrai, qu'inspiré jadis par les jeux de vos enfants, vous vous êtes complu à imaginer la teneur de ces naïfs divertissements, et vos pages n'embaument que la pureté. Cette fraîcheur d'innocence suffit pourtant à leur donner une indéniable valeur littéraire.

* * *

Mon cher ami, ou plutôt Monsieur, afin de ne pas oublier où nous sommes, je n'ai fait qu'une allusion à ce que vous avez publié en regard de vos romans, je veux dire cette somme d'études critiques et d'essais, ces impressions et ces souvenirs qui font cinq gros recueils. Quand on les ouvre, l'heure qui passe est perdue pour toute autre occupation. Notre existence intellectuelle y revit au jour le jour. Vous avez fait un choix, mais tout juste ce choix porte sur l'essentiel. Un recul de quelques années suffit à donner à vos chroniques, à vos articles réunis, une valeur documentaire évidente et votre opinion, à vous qui ne cherchez pas à étonner, n'est pas non plus d'une honnête conformité, mais reflète,

sans haine et sans faveur, les idées d'un homme largement et courtoisement ouvert à toutes les manifestations de la pensée.

On a rapporté qu'à l'époque de la conversion de Paul Féval, une Parisienne en vue aurait gémi : « Ah! mon Dieu, quel malheur! Il va devenir ennuyeux. » Cette crainte était-elle autrefois justifiée quant aux écrivains bien pensants? Il n'est que de vous lire pour être assuré qu'une parfaite orthodoxie peut aller de pair avec une grande indépendance et un allant qui n'est refroidi par aucune contrainte.

Vous nous conduisez au théâtre, chez les artistes de Belgique et de France, devant des sites, d'où vous tirez — comme un maître illustre — quelques cadences essentielles. Vos pèlerinages nous mènent à travers le pays entier, de Rossignol, tombeau d'Ernest Psichari, à Coxyde, où repose derrière les dunes un autre poète-soldat. Nous vous surprenons dans le cercle de famille. Vous exaltez l'idéal et aussi les beaux arbres, auxquels vous consacrez trois chapitres. D'autres fois, la vie de la capitale vous absorbe et il est tout naturel que notre académie naissante tienne quelque place dans votre journal. En 1921 et 1922, vous ne lui avez pas ménagé des conseils, qu'elle a pris au sérieux, puisque vous voilà.

Et j'aurais dû parler longuement de la *Revue Générale*, vieil hôtel conservateur et de style, sur lequel vous veillez avec M. Auguste Mélot, et je n'ai rien dit de votre collaboration au *Figaro*, où vous expliquez aux Français la Belgique; puis il y a ces conférences retentissantes dont vous êtes chaque hiver l'animateur à Bruxelles. Tout cela en sus de vos vingt-six volumes... Et le prochain est toujours prêt à sortir de presse!

J'aurais pu — peut-être aurais-je dû — n'omettre aucun de ces livres. J'espère tout au moins avoir saisi les traits essentiels de votre œuvre.

Maintenant nous allons vous entendre. Votre voix doit évoquer le grand poète auquel vous succédez ici et qui nous laisse encore tout meurtris de son départ, car jamais la Muse n'avait marqué chez nous plus noble front. Ces semaines d'inquiétude me reviennent, lorsqu'à chacune de nos réunions on s'abordait en demandant des nouvelles de notre pauvre et glorieux ami, qui s'affaiblissait lentement, mais dans un tel rayonnement d'âme... *Le Lys, le Don d'Enfance, la Solitude heureuse*, quelle suavité autour de cette mémoire, quelle immarcescible couronne!

Je vais, en finissant, commettre une indiscretion. Quand vos mérites nous furent proposés au moment de votre élection à l'Académie, quelqu'un remarqua : « Et comme il parlera bien de Severin! ». Celui-là vous connaissait.

Fernand Severin, dont le chant si fluide et si pur ne s'éteindra jamais, Fernand Severin répond trop à votre vie secrète pour ne pas vous exalter à sa flamme sacrée.

GEORGES VIRRÉS.

Fernand Severin

MESSIEURS,

Si quelque chose pouvait ajouter à l'honneur que je ressens d'entrer dans votre Compagnie, ce serait celui d'y succéder au pur et noble poète dont les Lettres françaises n'ont pas fini de porter le deuil. On a disputé, on disputera toujours sur le point de savoir si la poésie pure est accessible aux prosateurs. Plusieurs d'entre vous, et non des moindres, ont pu s'inquiéter de voir confier à un simple romancier le soin de rappeler la mémoire de l'auteur de la *Solitude heureuse*. Les rassurerai-je, en proclamant dès l'abord ma gratitude personnelle envers ce Fernand Severin, Wallon de sang comme moi, comme moi élevé dans l'amour de la tradition française et en qui se vérifie un profond attachement à la grandeur nationale? Du jour où j'ai entendu pour la première fois résonner à mes oreilles sa voix d'or, j'ai su vers quelle perfection intérieure, vers quelle pureté verbale diriger mes efforts. Du jour où, bien plus tard, j'appris à connaître l'homme, mieux par son commerce épistolaire que par ses échanges de conversation, j'ai vu comment, en Belgique, une âme fière concilie sur les sommets le culte de la patrie et l'appréhension naturelle du désordre, de la

vulgarité et du cynisme. Fernand Severin, poète de l'âme, Fernand Severin, professeur d'idéal, voilà sous quels traits j'aperçois ce maître et cet ami. Sa bonté, le soin pris par lui, chaque fois que je le mis à l'épreuve répétée, de me lire et de me donner ses indulgentes observations, m'ont fait souhaiter d'avoir à lui payer publiquement mon tribut.

Je me trouverai comblé, Messieurs, si, en cette séance où la poésie doit occuper la première place, j'arrive à vous rendre sensibles et mon enthousiasme et ma reconnaissance.

I

La meilleure tradition de l'esprit latin est dans l'humanisme. Nos confrères flamands se relient plus volontiers au moyen âge, traçant par l'évocation du folklore et la fidélité à la coutume un chemin direct de leur cœur à l'âme populaire. Nous ne pouvons faire abstraction de la Renaissance et nous y rejoignons Virgile plus aisément que Rabelais. Fernand Severin, lui, serait né dans la campagne de Mantoue aussi bien que dans la plaine agricole du Namurois. A défaut d'un peuplier d'Italie, le bouleau de nos Ardennes aurait marqué son berceau. Point d'autre signe de prédestination dans cette forme de Pinteville, où vit le jour, en 1867, le fils du grand fermier Severin. Le corps du logis a été démoli. Il courut sur l'insalubrité du lieu des bruits sinistres, confirmés par le décès successif, avant les Severin, de deux fermières, et par la mort de la mère du poète et de la seconde femme de son père. Quand, en pleine maturité et dans l'éclat de son génie, Fernand Severin conduisit son épouse à l'endroit qui le vit naître, il ne retrouva que le portail d'entrée et, sans doute, les étables où il se souvenait d'avoir joué tout petit. L'image gardée est littéraire, vraie évidemment, plus vraie que réelle, suffisante à marquer d'un trait vif une sensibilité avide de s'é mouvoir.

*Tu te souviens! C'était l'enfance de Virgile,
Un long rêve devant de nobles horizons.*

A huit ans, orphelin de mère, l'enfant est mis en pension chez un instituteur rural. Son père, remarié, veuf à nouveau et remarié encore, devra quitter la terre namuroise pour un château à Ruysbroeck, en Brabant.

Les enfants sont voués à des carrières intellectuelles. Après un an passé, on ne sait trop pourquoi, à la « Domschule » d'Aix-la-Chapelle, où l'adolescent s'est familiarisé avec la langue allemande, grâce à laquelle il finira ses jours en traduisant les *Niebelungen*, Fernand a commencé avec l'humanisme, chez les pères jésuites du Collège de Namur, un contact studieux, source d'enchantements spirituels mêlés déjà d'une secrète inquiétude. Mais, à chaque progrès dans la possession du monde de l'intelligence, un retour spontané à la terre, un rappel de la simple et profonde nature sert son génie mystérieux. Poète élégiaque, défiant de lui-même et soucieux de perfection, il doit son humanité à un amour invincible, à une nostalgie des choses de la création. Bénissons donc sa naissance rustique, et cette mère inconnue, que d'autres lui ont dépeinte si fine, si délicate, si éphémère. En se penchant sur le berceau paysan, son clair visage, ombré par la mort, apportait à l'enfant prédestiné le tourment de l'infini.

*Puissé-je, sans renom, vivre loin de la vie
Et rentrer, tout entier, aux limbes virginaux,
D'où mon âme d'enfant n'était jamais sortie!*

Humilité, non exempte d'orgueil, parente de cette effervescence où l'on voit s'exalter les jeunes hommes des années 80. C'est le moment où la littérature s'éveille en Belgique. Il y eut, avant ce millésime, des lettrés, des artistes, des poètes et, au moins un romancier. Quelque chose leur manqua, et Severin va le trouver dès ses années universitaires : un milieu, un écho, une occasion de s'exprimer. Tandis que Pirmez, en qui l'âme virgilienne palpita aussi, offrait à de rares amis et à quelques parents, plus ou moins attentifs, les volumes imprimés à ses frais et sans presque de firme d'éditeur, tandis que De Coster, jusqu'à *Ulenspiegel*, fut réduit à des cénacles pour ainsi dire d'écoliers, tandis que, sans Paris, et un contrat épuisant, Lemonnier n'eût assouvi que sur lui-même un prurit furieux d'écrire, Severin eut à sa portée et la *Jeune Belgique* et surtout la *Wallonie*.

Depuis la classe de troisième, il écrivait des vers. Il rêve à présent d'y consacrer sa vie. Pour se rendre compte de son ambition ingénue, il faut lire en entier la lettre écrite spontanément, à l'âge de

dix-neuf ans, par Fernand Severin à Albert Mockel, alors directeur à Liège de l'*Élan littéraire* qui deviendra bientôt la *Wallonie*. Je dois à l'amitié de notre éminent confrère d'en donner la primeur à l'Académie :

Vous êtes là-bas, écrivait Severin le 4 janvier 1886, une brillante jeunesse à ce qu'il paraît, que le beau et l'idéal tourmentent. Je voudrais y être aussi. Une jeunesse pleine de feu sacré et une chose sublime. Mais, las! elle est rare à présent, en terre de Belgique surtout, et les amants des chimères chantent, rient et pleurent dans la solitude. Certains font fi de la poésie personnelle, se dérobent derrière leur œuvre et nous donnent des vers éclatants et superbes, pleins de couleurs, pleins de fongueux claironnements, mais dont le cœur est souvent absent. D'autres, sur un mode de romance et de littérature de pensionnat, pleurnichent leurs petites émotions, parlent de coupe de fiel, que sais-je? et tombent dans un défaut pire que l'autre, véritable poison pour l'art : la fausse sentimentalité.

Je hais surtout ceux-ci : la médiocrité tout entière est de leur côté, n'est-il pas vrai? Mais les autres me paraissent incomplets. Quels poètes nous aurions si tel de nos jeunes versait, dans ses vers lapidaires mais rigides, un peu de la sève ardente de la passion. Voyez-vous d'ici un drame par Giraud? Que ceux qui viennent après ceux-là, déjà arrivés, soulevaient et fassent claquer au vent un plus large drapeau!

J'ai la foi : je crois aux créateurs qu'on nomme Van Hasselt, De Coster, Pirmez, Lemonnier, maîtres en splendeur poétique, en histoire dramatique, en exquise sentimentalité, en vigueur saine et wallonne; mais je crois aussi à ceux qui viendront soit avec de délicates et charmantes compositions comme les vôtres d'heureux présage, soit avec des œuvres de fer et de sang comme d'autres, et enfin, puisqu'il faut le dire, je crois un peu en moi...

L'étudiant bruxellois est attiré vers Liège, et le futur poète de la *Flamme immortelle*, par une spiritualité qui ne trouve pas son compte parmi les *Jeune-Belgique*. On a noté l'allusion à la froideur parnassienne. En voici une autre, dans une lettre au même correspondant, le 21 janvier suivant :

... Une tendance m'éfraine dans l'art contemporain : une débâcle vers le matérialisme... Je ne suis pas matérialiste, malgré que ce soit de bon ton aujourd'hui... Vous devinez qu'un certain genre me déplaît : celui d'où l'âme est absente.

Les vers envoyés à Mockel ne méritent pas d'être retenus, pas plus que le poème, inséré en septembre 1885 dans la *Jeune Belgique*, sous le titre « hérédien » des *Étalons*. Le vrai Severin se révèle mieux dans la déclaration que je viens de citer et que complètent trois autres passages de ces lettres si précieuses :

... Il ne s'agit pas de faire de la littérature en amateur...

... Il est certaines odeurs de campagne en août qui m'exaltent comme de la musique...

... Il y a des moments où je voudrais écrire sur nos murailles : Amour. Et amour de tout...

Fernand Severin, en ce début de 1886, ne connaît encore personnellement ni Giraud dont l'empreinte va marquer de plus en plus la *Jeune Belgique*, ni même Mockel, avec qui il correspond. Et déjà, il marque les distances. Quand il lui faudra choisir, en vertu des excommunications majeures et mineures que les chefs des églises adverses vont se lancer réciproquement, il répudiera autant l'étroitesse parnassienne que la latitude symboliste. Il est, il demeurera pour un idéal inspiré par la nature, dont il a fait sa muse.

La nature, écrit-il en juillet 1887, à A. Mockel, est une chose ignorée de beaucoup, des *Jeune-Belgique* surtout. Et, s'il m'est permis de faire ce que je veux de cette revue, je m'y taillerai une petite originalité de ce côté-là.

Mais il ajoute aussitôt après : « Je ne serai pas et ne veux pas être symboliste. »

Enfin, en 1889, au moment où la querelle est à son apogée :

Wallonie et *Jeune Belgique* ne sont que des mots très vides, couvrant l'un et l'autre des bonshommes qui ont de la jeunesse et de la poésie dans le cœur et qui, vus de loin, se confondent en un seul groupe qui est toute la jeune école.

En 1890, au moment où *Le Lys*, le premier recueil de Severin, a paru, où le second, *Le Don d'Enfance* s'élabore, voici l'expression parfaite de la vocation poétique :

Il me semble que la joie d'un poète qui trouve un beau vers n'a d'égale que celle du chrétien en état de grâce.

Aussi, bien plus tard, Severin aura beau, par un scrupule excessif, renier ces premiers vers, s'acharner à détruire jusqu'au dernier exemplaire du *Lys*, qui lui valut pourtant les éloges grisants de Verlaine, d'Huysmans, de Maeterlinck et de Lemonnier; ils valent, ils vaudront toujours à nos yeux par la force pure de ce premier élan. Une cadence plus savante, un art de plus en plus dépourillé

le traduiront-ils avec plus de mystère et plus de sincérité? Dès ce moment, la possession du monde à laquelle tend le poète progresse dans la mélancolie. Il y est rejoint par un ami très cher, rencontré à Bruxelles, mais venu de Gand et qui restera jusqu'à la mort son correspondant fidèle. L'amitié de Charles van Lerberghe et de Fernand Severin appartient à notre littérature. Pour en connaître toute l'importance, humaine à la fois et artistique, nous devrions posséder encore, avec celles de van Lerberghe, les lettres de Severin lui-même. Ne s'étaient-ils pas juré l'un à l'autre de se garder leurs écrits? Irréparable malheur : les lettres de Severin ont disparu. Des lettres de van Lerberghe, Severin nous a donné lui-même, en 1924, une édition fragmentaire et d'une excessive discrétion. Elle suffit à nous montrer qu'il y eut entre les deux amis à la fois identité dans l'idéalisme et la vocation littéraire, et profonde divergence dans la conception de l'art et de son reflet sur la vie.

Van Lerberghe et Severin s'étaient liés sur les bancs de l'Université de Bruxelles. Severin étudiait sagement, obstinément, dans le but d'atteindre au diplôme qui devait lui ouvrir une carrière, et en profitant des acquisitions intellectuelles dont il jouissait. Il a poussé tardivement van Lerberghe, son aîné de six ans et qui n'a pas tout à fait les mêmes raisons de chercher à gagner sa vie, à la conquête du même diplôme. Mais, il le voit bien vite, son ami ne prend de l'érudition, comme de la vie, que les apparences. Tout, pour van Lerberghe, est dans l'irréel. C'est, au fond, ce qui le séparera toujours, même en poésie. Pour Severin, le monde extérieur existe. Son esprit part de la réalité pour atteindre à une transposition morale en lui, d'autant plus pathétique qu'il en connaît les limites et veut les dépasser. Pour van Lerberghe, l'analogie est à peine un prétexte. Son esprit crée des fantômes, d'autant plus vivants qu'ils n'empruntent à la vie que ses apparences. Ici, tout est entrevues, suggestions, symbolisme; là, on sent palpiter le cœur et battre le sang dans les artères, comme les ailes de l'esprit dans sa cage. De ces deux grands poètes, qui sont peut-être le don le plus spirituel fait par la Belgique à la littérature française, la comparaison ne doit pas aller au delà de leur propre vœu. Severin n'a ni aimé, ni tout à fait compris et jamais approuvé l'art exquis mais impondérable de la *Chanson d'Eve*.

En van Lerberghe, la poésie de Severin n'a pas institué l'émulation ni apporté la chaleur trouvées chez Maeterlinck, chez Verhaeren et chez Mockel. Ils se sont aimés par-dessus leurs divergences, et pour s'être reconnus, l'un et l'autre, investis du signe divin.

Leur correspondance est issue de leur séparation. Après les années universitaires, échappant au métier de surveillant dans une institution privée, profitant d'un intérim ouvert par le départ pour Paris de notre confrère M. Boisacq, Fernand Severin fut chargé de classe au collège thérésien de Virton. Ce n'est pas trop loin de l'Ardenne élyséenne, celle de la Semois où les deux amis communieront ensemble en l'admiration de paysages parfaits. Quatre années de labeur solitaire et sans doute d'ennui (« vous me parlez de Virton comme d'un Cercle de l'Enfer », écrit van Lerberghe), nous ont valu *Un Chant dans l'ombre*. C'est celui du rossignol qui se conte à soi seul son « adorable ennui ». Un cor lui répond à travers les bois verts. Des ombres remplacent la compagnie absente des humains. La beauté des lointains semble parler d'exil. Des appels discrets à l'amitié silencieuse, des regrets ineffables, des lassitudes comme un adieu sans pleurs entretiennent chez le poète élégiaque une mélancolie moins foncière que savante et experte à se perdre dans la nature.

Ne pas penser, ne pas vouloir. Ah! ne pas vivre...

II

La vie dédaignée, la voici pourtant, compensatrice, féconde. En 1896, Fernand Severin est transféré à l'Athénée royal de Louvain, rapproché de ses amis et mêlé au mouvement artistique et littéraire de la capitale. Le poète connaît, enfin, une solitude meilleure, une solitude heureuse d'où il va tirer la moelle de son œuvre. Il voyage un peu, sans pouvoir certes contenter une nostalgie des lointains pays, qui le hantera toujours et qui se traduira puérilement par le goût de voir passer les grands express internationaux. L'Allemagne de ses rêves, moins heureux que van Lerberghe, il ne la connaîtra jamais. L'Angleterre, à part une rapide excursion comme étudiant, la Hollande, il y séjournera

au cours d'un exil immobile, pendant la guerre. Il ne fera que passer par Paris et, de la France, ne sait que sa culture. Il voit enfin l'Italie, déjà chantée en rêve.

*O Pèlerin, qui vas mais qui n'espères plus,
Arrête enfin les yeux sur ces coteaux élus
Et dis-moi si ton rêve a rien d'aussi suave.*

Il visite Florence, Pise, Venise. Van Lerberghe, plus privilégié pour avoir longuement séjourné sous le ciel de Rome et vécu au flanc du coteau de Fiesole, est avec lui. Je ne crois pas que Severin ait tiré de cette réalité tout ce que le rêve lui avait promis.

Déjà, une sagesse native, un équilibre spirituel le préparent à une autre conquête, celle d'un foyer heureux. L'élue, rencontrée dans un salon bruxellois sous le patronage de la musique, trouva dans sa corbeille de noce le plus beau présent jamais reçu par une fiancée : la suite des poèmes de la *Solitude heureuse*, sortis de presse en 1904, l'année du mariage du poète. Cadeau enviable et pourtant redouté. La bonne compagne le devine : tout, même la paix du foyer, est subordonné, chez un poète, à son œuvre. Mais, comme cette œuvre est un chant d'amour, elle en prend silencieusement sa part. S'effaçant pour mieux servir, elle accepte la place discrète de la consolatrice.

Sois tendre si tu veux... Sois surtout tutélaire.

Rançon d'un bonheur qui ne faiblira point. Son premier asile est à Ixelles, non loin des calmes étangs, son image.

*Et tout borné qu'il soit, content de ton destin,
Tu jouis simplement de la douceur de vivre.*

En fait, l'œuvre est achevée. Le *Mercur de France* la rassemble en un volume, en 1908, un an après que le poète, par un coup imprévu du sort, et grâce à l'initiative d'un ministre lettré, s'est vu promu à l'Université de Gand, en tant que poète. Le Wallon va découvrir la Flandre. Il se fixe à la campagne, à Gysenzeele. Il n'a aucun préjugé. Ni son sentiment de la nature, ni son amour de l'idéal ne se heurtent aux différences de milieu, de race et de langue. Il est chez lui partout, peut-être parce qu'il est partout en exil et que la réalité féconde en lui une nostalgie à base d'espérance et de foi. Un petit bois aux environs de Renaix lui suffit, l'été, à rappeler la grande forêt ardennaise et la majesté des frondaisons brabançonnaises. Jaloux des vers qu'il écrit encore, mais qu'il attendra vingt ans avant de publier, il a le sentiment et la fierté de son importance. On le croit ombrageux ; il est surtout respectueux de son art, ennemi des fausses réputations et jaloux de ses admirations littéraires. Elles sont peu nombreuses. Il a pratiqué naguère, dans un journal quotidien, une critique indulgente. Elle lui permet aujourd'hui une élimination tardive. Il n'a jamais cessé, par contre, d'approfondir les bases de son enseignement universitaire et il rendrait des points à cet égard aux maîtres les mieux informés. Mais il admet quelques grands auteurs seulement dans la société de son esprit. Racine, dont la cadence lyrique se retrouve en plus d'un de ses vers ; Vigny, frère de son ennui, et dont il répète le silence obstiné ; Virgile, d'où il descend ; Dante qu'il sait par cœur ; Baudelaire, le Baudelaire de *Bénédiction* auquel il est fidèle depuis son adolescence.

Ne serait-ce pas le moment, Messieurs, de dégager les sources littéraires de son inspiration et de remporter sur le poète cette triste victoire de l'érudition et de la critique dite scientifique ? S'il y a peut-être sacrifié lui-même, témoins ce livre sur Weustenraad, ce discours, prononcé dans cette salle, sur Vigny, n'y voyons qu'un scrupule professionnel et un alibi contre les infidélités à la Muse. Même la longue traduction des *Niebelungen*, à quoi il s'acharne, qu'il veut à la fois littérale et littéraire, nous la prendrons, avec respect, comme un dérivatif au renoncement du poète. Fixé définitivement à Gand, entré à notre Académie par le décret de son fondateur, il nous apparaît le conservateur exigeant de sa propre gloire. Descendu des hauteurs où il a cherché ses plus nobles accents, il consent encore à nous faire entendre sa voix mais dans le murmure d'une *Source au fond des bois*, et c'est un adieu définitif à l'hôte divin dont il se croit l'abandonné.

Que ce chant, quel qu'il soit, soit le dernier.

Et le doute le possède, suprême tourment des trop parfaits, Il voudrait émonder l'arbre sorti de lui. Inquiet de ce qu'on en pense, il s'insurge contre certains éloges et souffre de certains

oublis. Cependant qu'au fond du cœur, une sérénité très haute lui garde un bonheur supérieur à l'angoisse d'écrire et à la fragilité des lauriers humains.

La sagesse de l'homme est bien faite pour consoler le poète de son abandon. Elle se réfère à d'anciens conseils :

*Tu gémis en songeant aux muses infidèles,
Tourne plutôt les yeux vers les champs et les bois.
Les choses, tu le sais, ne seront pas moins belles,
Parce qu'un cœur humain est demeuré sans voix.*

Le trésor de la nature immuable, le souvenir de l'amitié, la douceur de l'amour fidèle, voilà la vraie richesse du poète qui n'attend plus rien de la vie. Le détachement auquel il atteint est encore une possession victorieuse. Severin peut se mirer dans son œuvre et reconnaître sa propre image dans ce portrait tracé naguère d'*Un Sage*, et dédié à van Lerberghe :

*Aucun rêve, il le sait, ne tient ce qu'il promet.
Désormais, sans désir autant que sans regret,
Il médite à souhaiit le grave et tendre livre
Où quelque ancien poète, instruit du mal de vivre,
A dit son désespoir en vers mélodieux.
Parfois, levant la tête, il laisse errer les yeux,
Avec la volupté que connaissent les sages,
Sur la beauté des champs, des bois et des nuages,
En songeant que son âme est tranquille comme eux.
Il sait de quels trésors se paie un nom fameux ;
A son tour, dans l'élan de sa force inquiète,
Il a tenté jadis l'inutile conquête
Et trouvé la tristesse au bout de son désir...
A quoi sert, se dit-il, de penser et d'agir,
Quand un regard contient toute la joie humaine ?
Les yeux ravis, l'esprit en paix, l'âme sereine,
Il sourit en rêvant aux jours aventureux,
Et, quoique nul n'en sache rien, il est heureux.*

Le visage du poète s'est façonné sur cet émerveillement auquel une tristesse indélébile et une joie inconnue ont donné l'aspect de l'immobilité. On est saisi par la fixité des yeux, par le pli amer de la bouche, par le large front lumineux et tourmenté. Quand la maladie le terrasse enfin, rien ne reste sauf ce masque tragique. Un Victor Rousseau est bien indiqué pour le modeler, parce que, sous son apparence méditative, l'âme y a palpité jusqu'à la suprême minute et qu'elle ne l'a quitté que pour regagner les parvis de Dieu.

Je m'excuse, Messieurs, de vous rendre si peu présentes, en dépit de mes efforts, la vie de votre confrère et sa personne. J'aurais voulu vous montrer, moi aussi, le Fernand Severin que plusieurs d'entre vous ont connu par intermittence et qu'ils m'ont décrit sans que je consentisse à les croire : un bruyant compagnon, un joyeux buveur, un conteur d'anecdotes wallonnes, un hardi, un infatigable conquérant de plaines et de monts. Pour moi, ce Severin-là est un autre. Son œuvre n'en porte pas trace. Elle m'interdit de pratiquer le départ entre le poète et sa poésie. Il m'est vraiment apparu, en personne, sous les traits de celle-ci. Et il me reste à élargir mon hommage en dégageant enfin les caractères propres de cette poésie elle-même.

III

On a dit de la poésie de Fernand Severin : elle traduit une musique intérieure ; elle rejoint un rythme de harpe et de violon ; et elle est ainsi bien de sa race et de son tempérament. Nous n'en sommes plus, n'est-ce pas ? à ces approximations simplistes : les Flamands peintres ; les Wallons musiciens. J'y ai trop cédé pour ma part et vous-même, Monsieur, qui venez de m'accabler sous de si grands éloges, où je suis bien obligé de reconnaître un miracle de l'amitié, vous êtes une vivante protestation contre de telles généralisations. Fernand Severin le confesse : il ne se sent point l'instinct musical. S'il a aimé, comme tout artiste, les grandes œuvres concertantes et dramatiques, c'est plutôt pour ce qu'elles lui suggèrent d'émotion créatrice et non point parce qu'elles répondent à une affinité congénitale. Par contre, il a toujours dessiné et il répétait volontiers : « J'ai manqué ma vocation ; j'aurais dû être peintre ». Quand il citait à un fils, étonnamment doué, les modèles à suivre, il ne nommait ni Breughel, ni Teniers, chers à cet unique rejeton, mais Corot, mais Claude Lorrain, M. Franz

Ansel nous a raconté qu'il s'est vu donner rendez-vous par Fernand Severin, pour causer de littérature, au musée, devant la Madone du Pérugin. Et ainsi nous retrouvons, encore une fois, dans le poète la trace d'un goût beaucoup plus spirituel que plastique. Au vrai, son art est musical et linéaire dans la mesure où la nature et l'âme le sont.

*Les soupirs, les sanglots, les longs appels d'amour
Que ton sein musical exhale tour à tour,
Tout désolés qu'ils sont, ont la beauté d'un chant.*

Formes et lignes, couleurs et tons se résolvent en murmures en vibrations.

*Un soupir est dans l'air... Tout le ciel en frémit!...
Au gré de la lueur plus vive ou plus tremblante,
Le bruit mélodieux s'élève ou s'assoupit
Si vague qu'on dirait de la clarté qui chante.*

Au milieu des choses, au cœur de la vie, l'âme ainsi se situe, palpète, s'exprime. C'est elle le centre idéal et réel de l'œuvre. On ne peut rien dire d'exact, sur Severin, si on ne reconnaît pas ses droits et sa puissance.

*Et l'on voit frissonner, telle qu'une clarté,
L'âme vague et divine à travers ta beauté...*

C'est pourquoi, l'amour chez le poète, cet amour où d'autres verront la source principale de sa poésie, s'exprime d'abord comme une amitié. Van Lerberghe et Severin semblent d'accord dans leur correspondance pour poursuivre dans la femme une apparence angélique. Mais tandis que, chez le créateur d'*Eve*, cette apparence ne prend point corps, hormis dans une autre imagination irréaliste : féerie, symbole, rayonnement, l'auteur des *Matins angéliques* accepte de la vie le don magnifique d'une incarnation de son rêve.

Celle qui, si longtemps, fut un songe, est venue.

Et du coup, tout ce qui, jusque-là, fut incertitude et réserve, poursuite d'ombre, chant printanier, se fixe dans l'échange amoureux, dans le don réciproque, de don de soi, vocation de l'âme.

*Celui-là sait aimer qui livrant tout son être,
Si grand que soit son cœur, l'estime un faible don.*

Mais une fois fait, l'abandon déclenche l'ascension poétique qui va dépasser l'objet aimé, tout en le prenant comme point de départ.

Mon être tout entier n'est qu'un élan vers toi.

Et voici l'aboutissement, la récompense : le grave lyrisme engendré par l'amour devient un hymne à l'idéal où se répand

L'émoi religieux que cause la beauté.

La femme et sa tendresse, l'humanité et son recours fraternel sont de simples étapes du voyage poétique de Fernand Severin. Il va à la nature ; en elle son lyrisme s'épanouit ; par elle il s'explique et se définit.

Déjà, en juin 1893, van Lerberghe écrivait à son ami : « Vous, qui ne demandez à l'art que d'imiter la nature sans la transposer ». Imitation exempte de servilité et malaisée à rapprocher d'un site. Par souci excessif de régionalisme, cette innocente manie à laquelle vous avez fait allusion avec esprit, Monsieur, j'ai voulu naguère rechercher, à travers les poèmes « naturalistes », comme on disait autrefois, de Fernand Severin, ce qui rappelle l'Ardenne. Je me suis récité à moi-même, en un lieu qui m'est cher (parce que j'y vois une synthèse des perfections de la nature chez nous), non loin de la Barrière de Champlon, tel poème de la *Solitude heureuse*. Je savais par des pages données par l'auteur à la *Revue générale*, combien la haute fagne dans le pays, alors allemand, de Xhoffraix, contentait son désir. J'ai reçu du poète lui-même le plus ferme démenti.

J'avoue, m'écrit-il, que cela me choque toujours de voir mêler le souvenir d'une œuvre littéraire, si belle qu'elle soit, aux choses de la nature, qui, tout de même, est mille fois plus belle. Du moins c'est d'un autre ordre et je n'aime pas ces sortes de confusions.

En vérité, l'image de la nature chez Severin prend à la réalité des traits généraux. L'Ardenne, la forêt de Soignes, le petit bois de Flobecq, les jardins de Louvain et de Florence, comme la plaine

natale de Grand-Manil ont leur part dans cette transposition idéale. Et l'amour du poète y conserve une ingénuité frémissante.

*Mon cœur est éperdu des étangs et des bois
Comme s'il les voyait pour la première fois...*

La Solitude et l'Ombre, matérialisées dans la plaine et dans la forêt, deviennent vraiment la mère et le père du rêve, une âme nouvelle naît de leur union. Ils

*L'ont façonné avec leur tendresse muette
Dans cet heureux loisir qui convient à l'amour.*

Désormais, le poète sait où trouver le transport, sa raison d'être. A chaque occasion, il fuit la ville pour vivre « au fond des bois dans un paysage adorable ». Là, il rencontre l'oubli et en lui l'inspiration la plus haute, celle qui va le mener, enfin, à se dépasser lui-même pour rejoindre l'infini.

*— Me voici de nouveau seul devant toi, Nature,
Comme en ces jours lointains où, tremblant et sans voix,
Je rêvais d'évoquer cette grande âme obscure
Qui frémit par moment dans le calme des bois.*

*Parfois un souffle lent traverse leur feuillage ;
L'air s'emplît peu à peu de murmures confus,
Lambeaux mystérieux d'un immortel langage
Que l'homme entend toujours, mais qu'il n'écoute plus.*

*C'est pour les écouter que j'ai fui loin du monde !
O bois mélodieux que fait chanter le vent,
Je n'ai jamais oui votre rumeur profonde
Sans qu'un trouble sacré saisis mon cœur fervent !*

*Parlez ! ma longue attente aura-t-elle été vaine ?
Me sera-t-il donné de la comprendre enfin,
Cette parole auguste, obscure, dodonienne,
Où vos initiés trouvent un sens divin ?*

*— Poursuis obscurément ton rêve magnanime...
Peut-être les destins veulent-ils t'éprouver...
Les dieux ont révélé plus d'un secret sublime
À ceux qui, comme toi, ne savaient que rêver.*

Ne cherchons plus l'explication du mal divin qui a fait du poète un mélancolique, un élégiaque, un perpétuel exilé. Les hauteurs auxquelles il aspire, l'amitié, l'amour, l'art, la nature elle-même les lui font approcher seulement. S'il finit par se taire, après n'avoir traduit que le tourment de n'y pas atteindre, c'est qu'il attend d'ailleurs la réponse à son cri désabusé. Le lyrisme de Severin sobre, dépourvu de redondance, humble, discipliné est bien celui de ses maîtres et de ses émules, celui de Virgile, de Dante, de Racine, de Vigny et de ce Charles Guérin qu'une lettre inédite à René Boylesve nous montre comme « une des plus solides admirations », du poète. C'est celui de tous les idéalistes devant l'appel de l'éternité à se dépasser pour communier dans l'ineffable.

L'amour y connaît les limites.

*Est-il un enclos d'ombre, un jardin solitaire
Où la main que séduit une aussi belle proie
Cueille sans la froisser la rose du parlerre,
Un monde où le regret ne trouble pas la joie ?*

Et l'homme y puise l'eau à la source sans fond de l'inquiétude,

*Ou plutôt non, dis-moi que tout n'est pas perdu ;
Que jusqu'en cet instant de disgrâce suprême,
L'avenir s'offre intact à tout cœur résolu ;
Hélas ! et si tu peux, fais-moi croire à moi-même.*

Et pourtant incoercible avidité à saisir les signés, entrevus d'une joie immortelle.

*Je suis comme un fiévreux qui sort d'un mauvais rêve,
Est-il bien vrai, Seigneur, que votre aube se lève ?
Hélas ! j'ai si longtemps tâtonné dans la nuit
Que j'ose à peine croire au jour qui m'éblouit.
Pardonnez si mes yeux sont si faibles encore.*

Certitude, devant la mort, d'une compensation ailleurs.

... On songe avec envie
 A tous ceux que la mort cueillit comme des fleurs,
 Aux vierges, aux enfants, à ceux pour qui la vie
 Fut un rêve incomplet qu'ils achevèrent ailleurs.

Et retour humble à soi, devant l'indifférence, l'hostilité des hommes qui ne l'ont pas reconnu pour un des leurs.

O vous qui savez tout, quel langage est le leur ?
 Mon âme, en ce pays, est-elle une étrangère ?
 Ou m'avez-vous fait don d'une rare candeur ?
 Hélas ! car je ne sais qu'aimer...

Tourment, désir, besoin, science ingénue, noms divers pour désigner un élan proprement religieux, à la fois désespéré et confiant, puisque rien comme l'inquiétude n'est la marque de l'espérance.

... Pourtant je n'ai pas soif de repos !
 Le combat, sache-le, m'est plus cher que la proie.
 Pour triompher, du moins, j'aurai cette âpre joie
 De penser que mon cœur n'a cédé qu'à la mort.

Ainsi la noblesse de la lutte, ajoutée à la grandeur de la souffrance, conduit le plus pur de nos poètes au seuil de la lumière. Point seul ; une sœur, une amante, une épouse est à ses côtés.

Mon cœur est confondu de ce qu'il entrevoit.
 O ma sœur, si l'amour vous amène vers moi,
 C'est que l'amour sans doute est frère de la Grâce.

Messieurs, nous pouvons laisser là l'âme du poète et sa poésie qui se confond en elle. Sachons qu'elles ont franchi le seuil. De l'autre côté, l'aube angélique, entrevue en de rares minutes de bonheur, s'est levée pour toujours, éclairant d'un jour définitif les belles fictions, nées de leur union, et une nature où elles avaient rencontré, ensemble, une préfiguration de l'infini. Dans l'au-delà divin, le poète et la poésie se sont en quelque sorte réalisés. Car tout l'inexprimé, resté ineffable entre eux, n'a pas d'autre nom que Dieu.

Quel réconfort, en ces temps troublés, où Severin, las de vivre, voyait la fin prochaine de la poésie, d'être obligé, grâce à lui, de lever la tête pour apercevoir sur son œuvre le reflet sublime de l'idéal ! C'est par là qu'il est grand, le plus grand sans doute de nos poètes, et son heure ne fait que commencer.

Il n'a rien innové, dira-t-on, ni pour la forme, ni pour le fond. C'est un classique, à égale distance de l'imitation servile et de la fabrication hasardeuse. En lui, du moins, la syntaxe s'accorde à l'harmonie et le rythme renonce à recourir à la syncope et à l'ellipse chronique. La jonglerie verbale, l'étrangement spirituel ne font point partie de ses moyens secrets. Et cependant, le mystère et l'imprévu animent un art élaboré dans une longue patience. Aussi son immortalité ne sera point passagère. A peu près ignoré en France — et c'est une chose inexplicable — au point que sa disparition y a passé inaperçue, à nous de promouvoir son souvenir. A nous de nous en glorifier aussi. Car, et c'est par là que je vais finir, Fernand Severin eut, avec le respect jaloux de sa culture française, la fierté de sa nationalité belge.

Quand paraîtra, par vos soins, Messieurs, l'essentiel de sa nombreuse correspondance, on verra à quel point il aimait, il servait son pays. Les visages de la nature lui sont apparus tour à tour en des régions où d'autres voient, abusivement, des oppositions, des signes de contradiction. A Virton, dans le voisinage de la frontière de France ; à Louvain, parmi l'ambiance flamande ; de chaque côté de cette forêt de Soignes aux restes de laquelle nous devons d'être, à l'Est et à l'Ouest, un peuple divers et compliqué ; à Gand, enfin où sa seule présence fut une affirmation comme son souvenir demeure un exemple, Fernand Severin fut ce Belge, dont je ne suis pas peu fier d'avoir contribué à dégager (quoique trop systématiquement) quelques traits — et dont vous avez vous-même, Monsieur, en des œuvres émouvantes et fortes, incarné les travers, les vices et les vertus. Et c'est un poète de langue flamande, bien digne de le comprendre, Karel van de Woestijne, qui a écrit sur Severin l'étude la plus juste, celle dans laquelle il était le plus fier de se reconnaître.

Notre pays, réaliste et vigoureux, continue donc d'enfanter des poètes, à l'heure où l'intérêt et l'appétit deviennent les lois de l'humanité. Grand motif d'espérance. L'apparition de Fernand Severin est une de ces grâces telles que la Providence aime à en

dispenser aux nations dignes de survivre. A dénombrer les écrivains qui se réclament hautement de lui, on se sent animé d'une forte confiance. Et l'on reprend pour la leur attribuer, dans son acception chrétienne de forces au service de l'idéal, le nom que Severin donnait aux poètes élus et qu'il mérite tout le premier : « Ce sont nos dieux ».

HENRI DAVIGNON.

Léopold II

et les

origines du Congo

Longue patience à attendre l'occasion favorable, à la guetter, à la provoquer ; intuition fulgurante de l'heure unique et fugitive où elle se laissera saisir ; constance tenace dans la poursuite d'un grand dessein : vraiment, l'œuvre africaine du roi Léopold II porte les marques du génie.

Depuis toujours, il était hanté du souci d'étendre par delà les mers l'influence de la Belgique. Dans son enfance il voit maître et s'étioler successivement les entreprises éphémères de colonisation que patronne Léopold I^{er} : Guatémala, Brésil, Rio Nunez, Océanie... A vingt ans, devant les gérontes censitaires d'un Sénat où ne souffle nul esprit d'aventure, il parle d'expansion vers l'Asie-Mineure. Il offre à Frère-Orban un presse-papiers de marbre portant gravée cette leçon : « Il faut à la Belgique des colonies ». Ses voyages de jeunesse sont des voyages d'études : Méditerranée, Levant, Extrême-Orient. Chaque fois, au retour, il s'efforce de secouer la casanière routine de ses compatriotes, il leur prêche la hardiesse, il leur montre le chemin de la mer. Cherchons les terres libres, les domaines sans maître, les peuples à éclairer... Après son avènement, les tentatives se précisent. En 1860, l'Espagne a chassé sa dynastie et ruiné ses finances ; Léopold II négocie avec le Gouvernement révolutionnaire aux abois le rachat des Philippines ; la restauration de la monarchie et de la fierté castillanes fait échouer le projet. En 1873, la Chine l'attire, il amorce des relations commerciales ; mais la proie trop belle tente trop de rivaux plus puissants. En 1876, c'est sur l'Afrique qu'il porte ses vœux, l'immense Afrique hier encore inconnue qui s'entr'ouvre peu à peu devant les explorateurs, qui va livrer son mystère, l'Afrique dont l'heure va bientôt sonner...

Projets ? Pas encore ; tâtonnements. Léopold II réunit à Bruxelles une Conférence géographique. Il crée l'Association Internationale Africaine — dont comme de juste on lui offre la présidence. Ces hauts patronages ne sont guère encombrants : le président fera figure de Mécène inoffensif, de dilettante couronné. Il ne contrariera aucune ambition ; son royaume, neutre et petit, ne porte ombrage à personne ; peut-être — tout au plus — tirera-t-il les marrons du feu.

Et vaillamment le comité belge se met à tirer les marrons du feu. Le Roi subsidie. Le Roi fait souscrire ses amis. Dans les autres pays, les comités nationaux de l'Association — s'ils se constituent — demeurent en veilleuse. Anglais, Français, Allemands exploitent sous leur drapeau national, ou même annexent. Seules les expéditions belges qui partent successivement de la côte orientale vers le Tanganika et le Lualaba, voyagent à l'ombre d'un pavillon inconnu, étoile d'or sur champ d'azur. Des braves meurent : ils mourront presque tous à la peine, ces premiers pionniers belges de l'A. I. A., aussi riches d'héroïsme que démunis d'expérience. De leurs efforts, peu de chose demeure : Karema, sur la rive est du Tanganika, fondé par Cambier en 1879 ; Mpala, sur la rive ouest, fondé par Storms et remis aux Pères Blancs quelques années plus tard ; de grands exemples ; et ce drapeau de fantaisie — ce drapeau qui deviendra vite légendaire, qui va flotter du Zambèze au Nil, des Grands-Lacs à l'Atlantique... Trente ans plus tard, il portera dans ses plis tant de gloire, ce drapeau bleu étoilé d'or, qu'au jour de l'annexion par la Belgique des Belges qui l'ont servi

pleureront en le repliant pieusement pour toujours après l'avoir remplacé par leur propre drapeau...

En attendant, le monde applaudit poliment, le monde sourit.

Octobre 1860. Henry Morton Stanley est un journaliste plein d'allant; il a vu du pays comme correspondant de guerre; il a le sens du grand reportage. C'est à lui que Gordon Bennett, propriétaire du *New-York Herald*, fait appel pour aller chercher n'importe où des nouvelles de Livingstone, perdu quelque part au centre de l'Afrique. Stanley réussit, retrouve le grand voyageur-missionnaire, ramène ses lettres au journal: le voilà promu brillant explorateur. Nouveau départ en 1874, commissionné par le *New-York Herald* et le *Daily Telegraph* pour résoudre le problème du Lualaba découvert par Livingstone. Source du Nil? Fleuve alimentant un grand lac inconnu? Stanley s'enfonça dans la brousse africaine...

Octobre 1877. Du jour au lendemain, Stanley devient célèbre. Le *Daily Telegraph* annonce son arrivée à Boma, sur le Zaïre, le 9 août, après mille jours de voyage. Reportage plus sensationnel que le premier: combats épiques, souffrances surhumaines, découvertes inouïes; histoires de cannibales et de négriers; énigme du Congo résolue en même temps que l'énigme du Nil... Quelle pâture à la curiosité des foules!...

Fidèle à ses devoirs de chef, Stanley rapatrie à Zanzibar les survivants de son expédition avant de songer au retour. Il n'arrive à Marseille que le 25 janvier 1878. Il y trouve des fleurs, des télégrammes, des demandes d'autographes, des déclarations d'amour — et deux émissaires du roi Léopold II qui l'attendaient.

Cela, c'était un coup de génie. Seul de son siècle, le Roi avait compris. L'occasion passait à sa portée: il la saisit et ne la lâcha plus. La découverte de Stanley bouleversait toutes les données du problème africain; elle ouvrait à l'exploration du continent noir des perspectives nouvelles. La voie d'accès n'était plus à l'est; Banana détrônait Bagamoyo; le Stanley-Pool devenait le carrefour d'où rayonneraient les expéditions futures. A 400 kilomètres de l'Océan s'ouvrait un immense bassin navigable: le fleuve lui-même, libre de rapides, accessible aux steamers sur des centaines de lieues; et tout un réseau d'affluents par lesquels on pouvait atteindre les régions les plus reculées du centre africain...

C'est par là que désormais il faudrait agir. Et Stanley était l'homme à charger de l'action. Le Roi lui demanda son concours. Pendant que les curieux des deux hémisphères se pouléchaient à la perspective de récits sensationnels, Léopold II mûrissait déjà des plans d'avenir.

Il faillit échouer. Même le génie a besoin d'être secondé par la chance. Anglais de naissance, Américain d'adoption, Stanley n'avait pas travaillé pour le roi des Belges. Il fut évasif: fatigue, besoin de repos... Il ne se reposa pas longtemps: il remua ciel et terre pour intéresser à ses projets les pays anglo-saxons, ses deux patries. Il ne rencontra qu'incompréhension, pusillanimité, calculs mesquins de dividendes problématiques. En août 1878 les dés étaient jetés: Stanley répondit aux ouvertures du Roi. Condotiere loyal, il se mit au service de l'homme qui seul avait su l'apprécier. Bien des années plus tard devant l'épanouissement prodigieux de l'entreprise congolaise, Stanley s'écriait non sans amertume: « Dire que l'Angleterre aurait pu avoir tout cela et que l'Angleterre n'en a pas voulu! »

* * *

L'œuvre africaine de Léopold II se déroule désormais à travers mille vicissitudes. Non pas, certes, suivant un plan préconçu dès l'origine — à cette époque un plan définitif n'eût été qu'un rêve — mais, et c'est plus beau, suivant les possibilités que chaque jour présente et modifie, en profitant des hasards heureux et des fautes des adversaires, la volonté toujours tendue vers le but final: doter la Belgique d'une colonie.

Plus on étudie cette œuvre, plus on demeure confondu devant le multiple génie de l'animateur qui sut la créer et la mener à bien. L'histoire du Congo, c'est une odyssée diplomatique sans précédent, un chef-d'œuvre de claire intelligence, de patiente ténacité, d'indomptable énergie. Colonie sans métropole, paradoxal empire fondé par un homme sans l'appui du mandat d'un peuple. Le rude jouteur qu'est Léopold II manie toutes les armes avec une égale maîtrise. Il sait attendre et il sait agir. On le connaît souple et conciliant; on le verra d'une intraitable raideur. Il est tantôt le

roi constitutionnel d'un petit pays neutre dont les entreprises n'engagent pas l'avenir, tantôt le souverain absolu d'un Etat qui ne redoute personne, conscient de sa force prépondérante dans le Centre africain. Il parle haut — et il cède à temps; mais ce qu'il cède, il parvient à faire oublier qu'il venait de le prendre pour avoir quelque chose à céder. Il sait rêver, sans s'asservir au rêve. Le succès n'est pour lui qu'un point de départ vers de nouveaux efforts; et dans les revers il ne veut voir que leur leçon... Quel homme que ce Roi!

L'adhésion de Stanley une fois acquise, les choses ne traînèrent pas en longueur. Le 25 novembre 1878 est fondé le Comité d'Etudes du Haut-Congo, association en participation au capital d'un million, sous la présidence d'honneur du Roi et la présidence du colonel Strauch (1). Moins de deux mois plus tard, le 23 novembre, Stanley s'embarque pour Zanzibar où il va recruter des auxiliaires noirs. En mai 1879 une expédition, formidable pour l'époque, — treize Européens dont quatre Belges, — quitte Anvers vers l'estuaire du Congo. Stanley en prend le commandement au mois d'août. En septembre, Vivi est atteint, point terminus de la navigation, en aval des derniers rapides. Le grand travail commence, la construction d'une route vers le Stanley-Pool. C'est à ce moment que Stanley reçut des indigènes le nom de *Boula Matari*, « briseur de rochers », qui au Congo, de nos jours encore, symbolise le pouvoir et désigne ses principaux représentants.

Mais pourquoi le « Comité d'Etudes » succédant à l'Association Internationale Africaine? Pourquoi l'action simultanée et indépendante des deux organismes?

L'Association Internationale Africaine n'avait été qu'une imprécise ébauche. Son but: coordonner les efforts jusque-là dispersés des explorateurs; organiser des voies de pénétration vers des bases hospitalières établies à l'intérieur du continent; réconcilier les tribus indigènes pour leur permettre de lutter unies contre les razzias des marchands d'esclaves. Action internationale, en dehors de toute visée politique égoïste; la Belgique était choisie comme siège du Comité exécutif de l'Association à raison précisément de son désintéressement. (Sans doute le Roi comptait-il bien donner à son pays l'occasion d'acquiescer des titres en vue du partage éventuel des zones d'influence; mais l'heure des réalisations n'avait pas sonné.) But philanthropique hautement proclamé, qui interdisait à l'œuvre toute visée commerciale.

A peine la première expédition de l'Association Internationale Africaine avait-elle pris le chemin de Zanzibar, que la découverte de Stanley vint lui couper l'herbe sous le pied. A quoi bon créer de relais de ravitaillement sur les routes de l'est, quand une base de départ toute naturelle s'indiquait au Stanley-Pool? Qu'on relie celui-ci à l'Atlantique, et tous les problèmes sont résolus. L'Afrique est ouverte. Le fleuve et ses affluents sont des routes toutes faites. Les travaux d'approche que l'A. I. A. se proposait d'accomplir sont devenus sans objet. Il est temps d'entrer dans la voie de l'action pratique.

Le Comité d'Etudes du Haut-Congo est une entreprise commerciale. Il doit préparer la création d'une société de chemin de fer de l'Océan au Stanley-Pool et d'une société de commerce sur le haut-fleuve; pour cela, étudier le terrain dans la région des Cataractes entre Matadi et le Pool; transporter jusqu'au fleuve navigable les éléments d'une flottille; lancer ses embarcations et explorer le Congo et ses affluents.

Le syndicat reçoit encore une étiquette internationale: après le Roi, le principal souscripteur est une société hollandaise établie dans le Bas-Congo, dont le concours pourra être nécessaire. D'ailleurs, pour n'éveiller aucune méfiance à l'étranger, le Comité s'interdit expressément toute action politique.

Hâtons-nous de dire que dès cette époque les visées politiques existaient: les instructions secrètes remises à Stanley lors de son passage à Gibraltar en juillet 1879, alors qu'il faisait route de Zanzibar vers le Congo, parlent déjà d'une future confédération de nègres libres dont le Roi nommerait le président...

Un an à peine après sa constitution, le Comité d'Etudes fut dissous (17 novembre 1879) (2). Le baron Lambert, agissant pour

(1) On a peut-être eu tort de faire des noms de postes congolais le palmarès du mérite colonial. Mais puisqu'on l'a fait, pourquoi pas Strauch aussi bien que Banning et Costermans? Il fut en quelque sorte le prédécesseur de Léopold II. Son nom figure au bas de l'acte qui céda au Roi, en mai 1885, les droits reconnus par les Puissances à l'Association Internationale du Congo.

(2) Voir dans LIEBRECHTS, *Léopold II, fondateur d'Empire*, p. 23, le procès-verbal de cette dissolution.

compte exclusif du Roi, s'engagea à rembourser aux souscripteurs les fonds déjà versés et à supporter désormais les frais de l'entreprise. Léopold II restait seul, les mains libres.

Toute l'organisation de la nouvelle entreprise de Stanley fut conduite dans le plus grand mystère, avec des ruses de conspirateurs.

La destination du *Barga* fut tenue secrète quand il appareilla d'Anvers vers Banana en mai 1879 avec le gros de l'expédition; et sur l'*Albion*, Stanley se tint caché, à son passage à Gibraltar, comme un passager clandestin : les autorités n'eurent de contact qu'avec son secrétaire.

Les expéditions par la côte orientale ne furent cependant pas abandonnées. Au contraire. Moins elles avaient d'importance, plus il convenait d'en parler. Elles firent d'autant plus de bruit qu'elles n'étaient plus que des feintes, des diversions destinées à détourner l'attention des événements décisifs qui se déroulaient dans le Bas-Congo. Une publicité adroite fit grand battage autour des éléphants domestiques achetés à Bombay, et traînés mourants par Carter jusqu'au Tanganika pour compte de l'Association Internationale Africaine. Pendant ce temps, Stanley montait ses steamers sur le Pool, sans se vanter de rien, pour compte du Comité — et passait à peu près inaperçu. Un bluff énorme.

Hélas! ce bluff n'avait pas trompé tout le monde. Il faillit — encore une fois — échouer. La caravane de Stanley avançait très lentement, au prix d'efforts immenses, par la rive nord du fleuve. Il fallut quinze mois et près de 4,000 kilomètres d'allées et venues pour atteindre Isangila, à 87 kilomètres de Vivi. D'Isangila à Manyanga un bief à peu près navigable (malgré quelques mauvais rapides) permit de mettre les embarcations à l'eau et d'avancer un peu plus vite; mais ce n'est qu'en juillet 1881 que l'expédition réunie à Manyanga put se préparer à entreprendre la dernière étape vers le Pool. Stanley prit les devants pour reconnaître le terrain et choisir l'emplacement d'un poste en amont des premières Cataractes. Il atteignit le fleuve libre le 27 juillet : un poste y était installé — mais à l'ombre du drapeau français... Le sergent sénégalais Malamine — se doutait-il que son nom de brave sauvage passerait à l'Histoire? — lui présenta un « traité » par lequel le chef Makoko cédait à la France un territoire situé sur la rive nord du Stanley-Pool. Le papier était signé, pour la France, par Savornnan de Brazza.

Savornnan de Brazza! Le voyageur déguenillé, rencontré en novembre 1880 près d'Isangila, sans armes, avec une douzaine de porteurs, plus pauvre qu'un petit trafiquant portugais! Stanley comprenait à présent son mystérieux sourire! Il se souvenait des avertissements du colonel Strach, de ses lettres pressantes : « M. de Brazza tentera de descendre l'Alima jusqu'à son confluent avec le Congo où il espère arriver avant vous » (30 décembre 1879). « Nous espérons que si M. de Brazza parvient à descendre l'Alima, il vous trouvera déjà installé au confluent de cette rivière » (31 janvier 1880). Stanley avait négligé ces avertissements. Il avait sous-estimé son rival : sans argent, sans moyens, sans prestige, Brazza devait être vaincu d'avance; tout au plus réussirait-il un raid sportif dont la trace serait aussitôt effacée... Mais Brazza, lui, comme Léopold II, avait compris, et s'était mis en tête de faire profiter la France des découvertes de Stanley. Il comptait précisément sur les puissants moyens de celui-ci pour retarder sa marche. « Il suffirait — disait-il dans une note de 1879 au ministre de la Marine — il suffirait, pour réserver nos droits et sans engager l'avenir, d'aller planter le drapeau français au Stanley-Pool avant que l'expédition belge n'ait pu le faire... Ce serait possible si, pendant que Stanley, obligé de se frayer une route dans un pays difficile, a sa marche ralentie par un matériel considérable M. de Brazza partait du Gabon sans bagages et arrivait par une marche rapide au-dessus du fleuve... »

Le roi Léopold avait à Paris de bons informateurs... En s'obstinant à négliger ses avis, Stanley avait compromis le succès. Heureusement, le traité conclu par Brazza ne visait formellement que la rive nord du Pool; et bien que la France se soit efforcée plus tard d'en étendre l'application à la rive sud, Stanley put sans violer des droits certains planter le drapeau de l'Association, drapeau adopté par le Comité, sur l'autre rive du fleuve chez le chef Ngalyma. Léopoldville fut fondée le 1^{er} décembre 1881.

Cette mésaventure constituait une sérieuse leçon. Le mal avait pu être partiellement et provisoirement réparé; mais quelles garanties avait-on pour l'avenir? Que valait ce drapeau bleu à étoile d'or déployé par Stanley sur les postes du Comité? Empêcherait-il

Brazza de revenir et de planter le drapeau de la France à côté? De quel droit? Jusque-là on avait rusé, pour ne porter ombrage à personne. Il faut lire dans Liebrechts les avatars du *Héron*, le petit navire faisant pour le Comité le service du bas-fleuve. Si les Portugais allaient le saisir? Le Roi en fit don, par acte notarié en bonne forme, au baron Lambert, qui le mit sous pavillon belge — et dressa un testament le léguant au Roi... Mais c'étaient là des expédients. Le Comité d'Etudes, organisme commercial, s'aurait radicalement impuissant à battre en brèche les ambitions territoriales du Portugal dans le bas-fleuve, celles de la France dans le Haut-Congo. L'œuvre devait être sauvegardée en la plaçant sous les auspices d'un organisme jouissant d'une capacité politique. Mais comment faire naître cet organisme sans susciter de soupçons? On ne le fera pas naître; il existera sans acte de naissance.

A la fin de 1882, Stanley rentre en Europe pour un bref séjour, après avoir fait sur le haut-fleuve une première reconnaissance au cours de laquelle il découvre le lac Léopold II. Il repart pour le Congo avec des instructions nouvelles. C'est vers cette époque que le Comité d'Etudes, discrètement, s'évanouit et que l'on voit mentionner l'Association Internationale du Congo — troisième incarnation de Léopold II. Fondée où, quand, par qui, cette association? Quels en sont les membres? Personne ne l'a jamais su. Un changement d'en-tête sur le papier à lettres, dont il n'est même pas possible de fixer la date : l'Association, économe, continua jusqu'à épuisement de se servir des stocks du Comité défunt. Il faut croire que les instructions données à Stanley lui-même furent assez confuses, puisqu'en 1883 il parle encore de l'Association Internationale Africaine. La similitude de noms paraît bien voulue, dans le dessein d'entretenir l'équivoque.

Quoi qu'il en soit, l'année 1883 marque un tournant. L'action politique s'affirme en Afrique avec une extraordinaire ampleur. En Europe, la lutte diplomatique entre dans une phase décisive. Il s'agit d'acquiescer des droits sur le terrain — et de les défendre contre les prétentions des deux rivaux, France et Portugal.

Pour acquiescer ces droits, le Roi se couvre de l'avis de juristes-sultes éminents. (Il aura plus tard encore l'occasion d'en appeler aux Facultés, quand on discutera sa politique économique.) De savants mémoires établissent la légitimité de la cession de leurs droits souverains par les chefs indigènes, même si le cessionnaire est un simple particulier. Voilà l'Association du Congo dotée de la capacité politique. On peut aller de l'avant. Tout le personnel d'Afrique est mobilisé pour signer des traités à tour de bras. On engage même un spécialiste, le général Goldsmith, digne retraité de l'armée des Indes, qui connaît à fond par une longue pratique l'art d'appuyer sur des parchemins indiscutables les acquisitions territoriales les plus douteuses. En quelques mois, le général recueille plus de quatre cents adhésions à la « Nouvelle Confédération ». Quand la maladie vint interrompre cette carrière diplomatique d'une fécondité sans exemple, — une dizaine de traités par jour, en moyenne, — il n'était arrivé qu'à Isangila! On frémit en songeant aux tombereaux de papier qu'il eût fallu noircir pour régulariser au même titre les conquêtes nouvelles que l'Association faisait chaque jour en amont du Pool!... Au total, un bon millier de conventions furent signées avec des chefs noirs avant la reconnaissance de l'Etat indépendant.

Le réseau le plus serré s'étendait au nord de l'estuaire du fleuve, dans le bassin de Niadi-Kwilu. La carte était semée de postes, qui sans doute n'existaient guère que sur la carte. Grantville, Stéphanieville, Rudolfstadt, Philippeville, tant d'autres — une occupation impressionnante coupait de l'Océan le nord du Pool annexé par la France. Brazza était joué; il ne pouvait atteindre Brazza-ville que par l'énorme détour du Gabon. D'où conflit. Le Roi, sagement, s'était mis dans la situation de l'heureux possédant et pouvait négocier. Au sud de l'estuaire, l'Association se heurtait aux prétentions du Portugal; le Portugal disait : à ses droits, droits solennellement affirmés sur la partie de la côte s'étendant depuis le 18^e degré de latitude sud non seulement jusqu'au fleuve Congo, mais bien au nord de Banane, jusqu'au parallèle 5°12' sud.

Sur la côte, les revendications des trois rivaux se présentaient donc comme suit, du nord au sud, à partir de Gabon : entre Sette Cama et le parallèle 5°12', la France et l'Association; entre le parallèle 5°12' et le fleuve, le France, le Portugal et l'Association;

au sud du fleuve, le Portugal et l'Association. Sur aucun point de la côte l'occupation de l'Association n'était incontestée. Dans l'intérieur, les prétentions du Portugal n'étaient pas précisées. Celles de la France visaient aussi bien le sud que le nord du Pool; pour la circonstance, le petit chef Makoko était qualifié de roi des Bateke, suzerain d'un immense pays. Le Parlement de Paris ratifia solennellement le traité conclu avec lui. Quelques années plus tard, quand il eut cessé de servir comme pion sur l'échiquier diplomatique, Makoko retomba dans l'ombre et l'on n'entendit plus parler de lui.

La France ne s'opposa qu'assez mollement aux entreprises de l'Association. Celles-ci ne compromettaient guère l'avenir, puisque l'Association n'était pas reconnue comme Puissance souveraine; au contraire, elles favorisaient la politique française en énervant les prétentions du Portugal. Léopold II troublait la possession du Portugal sans titre pour prescrire à son propre profit; c'est ce qui s'appelle proprement tirer les marrons du feu, et Paris laissa faire. Dès 1882, la France « voulant favoriser la généreuse (on a soin de dire « généreuse ») entreprise placée sous le patronage du Roi » autorise le libre passage par ses territoires entre les postes de l'Association.

La même année, le Portugal ouvrit des négociations pour faire reconnaître ses « droits historiques » sur la côte africaine entre les parallèles 5°12' et 8° sud. A Paris, il fut éconduit — et pour cause; on préférait voir ces terres demeurer ou devenir biens sans maître. A Londres, il fut d'autant plus heureux qu'il se montra disposé à de larges concessions au profit de l'Angleterre.

Comme toujours quand il fallait émouvoir l'opinion, le roi Léopold fait donner Banning. Un mémoire bourré de dates et d'arguments est publié en 1883, sans nom d'auteur, à Londres et à Paris, et démontre l'inanité des revendications portugaises. Malgré cela, un traité est signé à Londres en février 1884, reconnaissant au Portugal les titres et à l'Angleterre les avantages de la souveraineté sur la zone litigieuse. L'Association inexistante en droit international, n'avait pas été admise à la discussion.

Si ce traité est ratifié, c'en est fait de l'entreprise royale... Léopold II multiplie ses interventions. Il représente à Bismarck l'Allemagne et son commerce évincés du riche bassin du Congo. Et puisque le Portugal a fait des sacrifices pour obtenir la reconnaissance anglaise, le Roi se résigne à des sacrifices plus grands. Il offre aux Etats-Unis la liberté absolue du commerce et de la navigation sans droits d'entrée ni de transit, et obtient en échange la reconnaissance du drapeau de l'Association à l'égal de celui d'une nation amie (22 avril 1884). En même temps, de la France qui ne le reconnaissait pas, il fait son héritière: il lui cède un droit de préférence pour le cas où l'Association serait amenée à réaliser ses possessions (23 avril 1884).

« Double et grave faute », dit Banning dans ses Mémoires. Sacrifices inutiles, puisque le traité anglo-portugais, auquel ils devaient donner le coup de grâce, était déjà condamné: le 17 avril Bismarck avait notifié à Jules Ferry qu'il repousserait le traité. Liebrechts affirme au contraire, sur des déclarations de Léopold II lui-même, que le droit de préférence ne fut pas offert spontanément par le Roi, mais formellement exigé par la France; et il semble bien avoir raison, puisque Ferry ne manifesta son accord à Bismarck que le 24 avril, après s'être assuré le droit éventuel sur les territoires de l'Association.

Quoi qu'il en soit, si la France ne se prévalut pas de son droit pour s'opposer plus tard à l'annexion par la Belgique, la liberté absolue du commerce promise aux Etats-Unis hypothéqua très lourdement l'avenir; elle fut à l'origine des difficultés financières où se débattit l'Etat du Congo pendant les premières années de son existence, des expédients dangereux auxquels il eut recours pour rétablir son équilibre budgétaire, et par là des conflits avec la Belgique qui assombrèrent les dernières années du règne.

Devant l'opposition de l'Allemagne et de la France, l'Angleterre renonça à ratifier le traité portugais. Cette décision ne mettait pas fin à l'imbrroglio, bien au contraire: la question de souveraineté sur l'estuaire du fleuve demeura ouverte. L'Allemagne et la France proposèrent une Conférence internationale. En août 1884 l'Angleterre se rallia à cette idée, exprimant son désir de s'entendre avec l'Allemagne sur l'attitude à prendre à l'égard du Portugal et de la « Société Internationale Belge ». C'est la première fois que le mot « belge » figure dans un document diplomatique relatif au Congo. Les promoteurs de la Conférence refusèrent toutefois de porter les questions territoriales à son ordre du jour. Les règlements territoriaux devaient faire l'objet de négociations directes entre puissances intéressées en dehors de la Conférence.

Convoqués le 8 octobre 1884, les délégués de quinze puissances se réunirent à Berlin le 15 novembre. Ils avaient à régler le régime du commerce et de la navigation dans le bassin du Congo, les conditions d'acquisition de nouveaux territoires sur la côte africaine, et accessoirement les questions de neutralité des territoires acquis dans le bassin, de liberté religieuse et de protection des indigènes. La Conférence ne prit fin que le 26 février 1885, retardée par des négociations relatives à la reconnaissance de l'Association Internationale Africaine.

Dès avant la réunion de la Conférence, le sort de l'Association était, en principe, décidé. L'Amérique s'était déjà prononcée pour la reconnaissance. La France devait hériter de l'Association; elle la préférait donc au Portugal, tout en désirant rogner l'étendue de ses domaines à son propre profit. L'Allemagne s'était engagée à ne pas contrecarrer les projets français dans le centre africain: elle redoutait d'ailleurs une solution favorisant l'Angleterre sous couleur de favoriser le Portugal.

La reconnaissance par l'Allemagne fut acquise dès avant l'ouverture de la Conférence, le 7 novembre. L'Angleterre suivit, le 16 décembre; les autres puissances, qui n'avaient pas d'intérêts propres dans le bassin du Congo, adhèrent sans difficulté en janvier et février 1885. Les négociations ne furent laborieuses qu'avec la France et le Portugal. La France affectait de discuter la capacité politique de l'Association pour amener celle-ci à céder sur les questions de frontières; elle demandait le Niadi Kwilu et le sud du Pool. Sur la question de principe, l'Association était forte des reconnaissances déjà acquises. Sur la question de frontières, elle n'avait pris le Niadi-Kwilu que pour raffermir sa situation au Pool; et les prétentions de la France sur le sud du Pool étaient au fond insoutenables: il y avait donc moyen de s'entendre. Mais le Roi, déjà préoccupé des finances du futur Etat, voulait 5 millions en échange du Niadi. Ferry refusa, mais parla d'une loterie à lancer à Paris; idée qui fit son chemin... On finit par tomber d'accord: reconnaissance de l'Association et de ses droits au sud du Pool; cession à la France du Niadi-Kwilu moyennant reprise des postes à leur valeur: 2 ou 300,000 francs, une satisfaction d'amour-propre.

Le Portugal se montra plus obstiné, et même agressif. Dès 1884 il avait envoyé une corvette à Boma, où l'Association venait de signer des traités avec les chefs indigènes. En janvier 1885 il envoya trois navires et menaça de bombarder Banane. Devant cette menace, le Roi écrivit personnellement à Bismarck pour lui faire savoir que si elle était coupée de la mer, l'Association renoncerait purement et simplement à son entreprise. C'était l'échec de la Conférence, l'ouverture du droit de préemption de la France, de graves complications internationales en perspectives. Les grandes puissances, alarmées, imposèrent leur médiation au Portugal. Le Roi offrit une ultime concession: l'enclave de Cabinda, la rive sud du fleuve jusqu'à Noki; l'Association ne conservait que 35 kilomètres de côte au nord de l'estuaire. Sous la pression de l'Europe, le Portugal s'inclina: le traité fut signé les 14-15 février.

La Belgique fut, avant la Turquie, la dernière des puissances représentées à Berlin à reconnaître l'Association. Elle le fit le 23 février. Le même jour, le colonel Strauch, président de l'Association Internationale du Congo, « se conformant aux instructions de S. M. le Roi des Belges agissant en qualité de fondateur de cette Association », notifia au prince de Bismarck ces diverses reconnaissances. Les délégués des puissances prirent successivement acte de cette notification; le nouvel Etat était né. Le 26 février, à la séance de clôture de la Conférence, le colonel Strauch, « agissant en vertu de pleins pouvoirs de Léopold II », adhéra au nom de l'Association à l'Acte général de Berlin.

Ces dernières séances furent, pour Léopold II, une apothéose. Le monde civilisé saluait, dans la fondation de l'Etat du Congo, le couronnement de cinq années d'efforts prodigieux. On peut se demander cependant si les vœux prodigués au dernier venu dans le concert des nations étaient tous sincères. L'Acte de Berlin interdisait pour vingt ans tous droits d'entrée: c'était, d'avance, compromettre la situation financière de l'Etat. Il prévoyait pour le fleuve un régime international; c'était restreindre sa souveraineté. Sans doute certains virent-ils dans l'Etat indépendant une solution provisoire, un *modus vivendi* réservant l'avenir. Mais l'avenir est à qui sait le prendre. Créer le Congo n'était pour Léopold II qu'un point de départ. Il fallait maintenant le faire vivre — et le garder.

Lamentations d'un Ermite qui a perdu son saint Christophe

Sur ce vitrail, saint Christophe est figuré comme un géant d'une stature colossale, avec une tête aux oreilles de chien et un cou énorme, d'où sortent de longs poils hérissés comme ceux d'un animal... Le compagnon habituel du charitable colosse, l'ermite, qui, avec sa lanterne allumée éclaira le gué, a été laissé par un restaurateur ignorant dans la fenêtre d'en face où il continue à présenter inutilement sa lanterne...

Chanoine CH. URSEAU,
La Cathédrale d'Angers, p. 71.

L'ERMITE. — Quelle bizarre aventure!... J'ai perdu mon bon géant, mon cher et fidèle compagnon, avec qui je m'entendais si bien, j'ai même perdu le fleuve dont j'habitais les rives... il n'y a que ma lanterne que je n'ai pas perdue... mais j'aurais préféré la perdre aussi : à quoi sert une lanterne qui n'a plus rien à éclairer?... Rester seul avec une lanterne! Quelle situation pour un honnête ermite, qui a essayé de travailler toute sa vie pour la plus grande gloire de Dieu!... Je dois paraître stupide... L'autre jour, il y avait dans la cathédrale un groupe de jeunes touristes, qui paraissaient étudier bien consciencieusement, car ils prenaient des notes... Tout à coup, j'ai entendu l'un d'eux s'écrier : « Regardez donc, là, sur le vitrail, le vieux bonhomme qui brandit son fanal... Qu'est-ce qu'il fabrique?... Je n'ai jamais vu un personnage plus comique!... Qui ce peut-il bien être? » Un autre a répondu : « Il a une lanterne? Alors, ce doit être Malchus... vous savez le type à qui saint Pierre a coupé l'oreille au Jardin des Oliviers... Il est toujours représenté avec une lanterne... Ce morceau de vitrail est un fragment d'un *Baiser de Judas!*... » Et ils ont marqué cette belle découverte sur leurs petits cahiers!... Ils riaient en s'en allant, et ils répétaient : « Il est tordant, ce vieux Malchus! »

Si ces écerclés avaient voulu y regarder d'un peu plus près, ils n'auraient pas dit une pareille énormité! Où ont-ils appris que Malchus était habillé en ermite? Si les autres notes qu'ils ont écrites valent celle-là, ils auront fait de la jolie besogne!

Tout de même, est-ce assez humiliant pour moi une pareille histoire! Être un ermite chrétien qui n'a jamais eu qu'un seul but durant sa pauvre vie : éclairer son prochain... éclairer son prochain, matériellement, quand des voyageurs voulaient passer de nuit un gué dangereux, éclairer son prochain, spirituellement, en enseignant la foi du Christ... mettre dans la bonne voie en somme, à tous les points de vue, ceux qui ont besoin de secours... être un ermite chrétien, et être confondu avec un Malchus, un misérable soudard qui a osé porter la main sur Notre-Seigneur! Ma lanterne n'a servi qu'à faire le bien, et la lanterne de Malchus n'a servi qu'à faire le mal!

Voilà à quoi mènent les bévues d'un restaurateur d'œuvres d'art! Sous prétexte de me nettoyer, — je veux dire de nettoyer mon vitrail, — on m'a exilé loin de mon saint Christophe... Un peu d'attention aurait suffi pour éviter cette mésaventure, et pour ne pas me transformer en une petite énigme que seuls quelques rares érudits sont capables de résoudre...

Je sais bien qu'il m'est déjà arrivé quelque chose d'analogue, mais cette fois-là, c'était extrêmement honorable : de braves gens du moyen âge se sont dit que le compagnon de saint Christophe ne pouvait être qu'un saint lui-même; et ils m'ont canonisé sans autre forme de procès; ils m'ont appelé saint Cucuphas... un saint qui a beaucoup de noms : Cucuphas, Cucuphat, Cougat,

Quiquefat... un martyr, africain d'origine, et qui fut mis à mort en Espagne, pendant la persécution de Dioclétien... Pourquoi saint Cucuphas? Parce que sa fête est célébrée le même jour que celle de saint Christophe, le 25 juillet.

Passer pour saint Cucuphas! Je n'ai évidemment pas le droit de me plaindre d'une erreur aussi flatteuse! Mais Malchus!...

Et puis, je me désole surtout d'avoir été séparé de mon saint Christophe, le pénitent le plus étrange et le plus sympathique à la fois que j'aie rencontré au cours de ma longue carrière terrestre : quelle fougue, quelle ardeur, quel zèle, quelle charité! Mais aussi quelle allure, quelle taille, quelle physionomie! Dans cette cathédrale, on lui a donné des oreilles de chien et des poils qui ressemblent à ceux d'un animal! Tout de même l'artiste a exagéré! Je concède que mon saint ami était effroyablement laid, mais pas à ce point-là! Lorsque les peintres s'en mêlent, ils ont souvent des idées extraordinaires : celle d'attribuer une tête pareille à saint Christophe est une des plus ahurissantes... Je sais bien ce qui s'est passé. On a raconté qu'il était de la race des cynocéphales et du pays des anthropophages (1), et il y a des artistes, parmi lesquels celui qui nous a peints ici, qui ont tout simplement pris cela à la lettre!

Je me souviendrai toujours de la peur terrible que j'ai éprouvée la première fois que je l'ai vu. C'était un soir d'orage, parmi le fracas du tonnerre. Je priais, dans ma cabane, faite de branches d'arbres et de quelques cailloux, agenouillé aux pieds de mon crucifix, et je m'efforçais de m'abstraire de ce vacarme étourdissant, lorsque, brusquement, à la lueur d'un éclair, j'aperçus un colosse à l'effroyable figure, couvert de boue, ruisselant de pluie, et qui entraît ployé en deux, car la porte était trop petite... Je pensais d'abord qu'il venait chercher un abri contre les éléments déchainés, mais il ne me laissa même pas le temps de lui offrir l'hospitalité. Il me cria, dominant la foudre :

— Je viens du diable; je vais au Christ; est-ce que le Christ est ici?

Je commençai par faire le signe de la croix! Un géant, qui proclamait venir du diable, était autrement dangereux que le tonnerre! Mais ma terreur fut brève... Ce colosse, qui m'aurait broyé comme une noix entre ses doigts formidables, se montra le plus doux des hommes. Je voulus lui offrir à manger, non sans quelque inquiétude : mes maigres provisions, que m'apportent chaque semaine des chrétiens charitables, auraient-elles été suffisantes pour un seul de ses repas? Il n'accepta que de l'eau; et, tirant du sac qu'il portait sur l'épaule un pain et un fromage de chèvre, il s'assit sur une pierre pour réparer ses forces et me conter son histoire...

La conversation fut pénible; ce barbare s'exprimait difficilement en notre langue. Moitié par gestes, moitié par paroles, nous avons tout de même fini par nous comprendre. C'était bien vrai : il venait du diable! Il venait du diable et il allait à Dieu... Après quelles péripéties fantastiques! Il avait parcouru des pays immenses, à la recherche du maître le plus puissant du monde, qu'il jugeait seul digne de recevoir ses services. Il ne l'avait pas trouvé sur la terre, ce qu'il aurait pu deviner d'avance, s'il avait été moins naïf. Mais il croyait, avec l'ingénuité d'un enfant, tout ce qu'on lui racontait; et il avait échoué en enfer... ou presque... Il avait, pendant plusieurs mois, vécu avec le diable, lui obéissant aveuglément. Qu'a-t-il pu faire durant ce temps de perdition? Il ne s'expliquait là-dessus que fort confusément... Je n'ai pas insisté... Il n'était que trop facile de suppléer à son silence : il avait fait le mal sous toutes ses formes... Mais il était manifeste-

(1) *Quoniam enim ex cynocephalorum genere et anthropophagorum genere oriundus erat, mente tamen fidelis Dei sermones fugiter mediabatur.* Traduction latine des Actes grecs publiés dans les *Analecta Bollandiana*, t. I, 1882, p. 123.

ment de si bonne foi! Son égarement ne pouvait durer longtemps. La vérité ne se dérobe pas à celui qui la cherche de toute son âme. La vue d'une croix, plantée au bord d'un chemin, mit en déroute l'esprit des ténébreux qui dut s'enfuir terrifié, confesser sa faiblesse, abandonner sa proie... Mon cher géant était sauvé!

Ce ne fut pas non plus chose facile de lui trouver un moyen de servir Dieu. Il ne voulait pas de longues prières, disant que sa cervelle s'y embrouillait; il ne voulait pas de jeûnes, prétendant qu'avec un corps comme le sien, le condamner à jeûner, c'était le condamner à mourir... Je dus réfléchir longuement sur un cas aussi rare...

Enfin, je lui découvris le métier charitable de passeur et je lui dis qu'il ferait œuvre agréable à Dieu, en aidant les voyageurs et les pèlerins à franchir un gué dangereux. A cette nouvelle, il poussa un cri de joie, qui était presque un rugissement, et, pour s'en faire un bâton, il déracina l'arbre le plus voisin!

A partir de ce moment, il ne m'a plus quitté jusqu'à cette nuit mémorable où il eut l'honneur, réservé à lui seul, de porter sur ses épaules Celui qui a créé le monde. Quelle peine n'avons-nous pas eue à le découvrir dans l'ombre, cet Enfant si gracieux, si aimable, et qui paraissait si léger! Quand mon ami revint de cette expédition, c'était un homme nouveau, transfiguré par la grâce qu'il avait reçue. Dès le lendemain matin, il me déclara :

— Il ne me suffit plus de servir le Christ; je veux encore le prêcher, je sais que je ne suis pas éloquent; mais l'exemple a plus de force que les paroles; je montrerai aux païens ce que c'est qu'un véritable chrétien, et que le barbare qui a porté le Christ sur ses épaules le porte aussi dans son cœur et sur ses lèvres...

Il prit alors congé de moi, en me serrant sur sa poitrine avec une telle force que j'en ai eu la respiration coupée... Depuis, je ne l'ai plus revu, mais j'ai entendu conter par des pèlerins les conversions innombrables qu'il avait opérées et sa mort héroïque pour la foi, parmi d'affreux supplices... Il était plus grand encore par ses vertus que par sa stature...

Il paraît que l'on a consigné tout cela dans des livres savants. Mais ce que je suis seul à connaître, parce que seul j'en ai été le témoin, c'est l'ardeur de sa charité et le zèle avec lequel il écoutait la parole de Dieu... Quand aucun voyageur ne se présentait près du fleuve, il restait des heures entières, assis à côté de moi, les coudes aux genoux, les poings au menton, avide de s'instruire dans la connaissance de la religion chrétienne. S'il m'arrivait parfois de m'égarer un peu dans les arcanes de la théologie, il fronçait ses énormes sourcils noirs et secouait doucement la tête sans prononcer une parole, pour me signifier que c'était trop compliqué pour lui. Il aimait surtout les belles histoires de l'Évangile, qui nous montrait Jésus indulgent aux pécheurs, guérissant les malades, consolant les affligés, venant au secours des pauvres et des déshérités de la vie. L'émotion l'étreignait alors et bien souvent il sanglotait... Puis, au moindre appel venu de la rive, il bondissait, avec une souplesse et une agilité comparables à celle des jeunes animaux qui venaient boire au fleuve, à la chute du jour; et bientôt je le voyais s'avancer à grands pas, — à pas de géant! — fendant les eaux qui se brisaient sur son corps comme sur un rocher, et portant parfois quatre ou cinq personnes, sur ses épaules, dans ses bras, suspendues à sa ceinture... Jamais il n'hésitait, même par les nuits les plus noires et les plus chargées de tempête, où la lueur misérable de ma lanterne ne dépassait guère le bord où je me cramponnais à un tronc d'arbre...

Mon bon géant... Parmi les saints les plus célèbres, parmi les saints les plus aimés, il a pris place... Si peu de temps après sa mort!... Une cubriculaire, un peu mystérieuse, au service de l'Augusta Pulchérie, ne lui consacrait-elle pas une église au milieu du Ve siècle? Et son culte se propageait avec une rapidité fulgu-

rante, de l'Orient où il était né, aux plus lointaines frontières de l'Europe occidentale. A partir du XII^e siècle, je suis devenu son inséparable porte-flambeau, disons plus modestement son inséparable porte-lanterne...

Je l'ai suivi sur les fresques, sur les vitraux, sur les miniatures, sur le piédestal même de ses statues, sur des méreaux de corporations, sur des gravures particulièrement où je n'étais jamais oublié... Mon capuchon a fini par devenir le principal accessoire de la scène du passage du gué par saint Christophe et l'Enfant Jésus... Ma cellule, qui était fort primitive, a reçu une cloche et même un clocher; elle s'est transformée en une chapelle d'une architecture de plus en plus élégante; un artiste m'a logé une fois dans un arbre, parce que c'était le plus sûr des ermitages, et il m'a donné aimablement une petite échelle pour y monter... Et comme des rochers forment aux bords d'un fleuve un décor pittoresque, on m'a juché aussi dans des grottes à peu près inaccessibles...

Ainsi, j'ai partagé à travers les siècles la fortune, bonne et mauvaise, de mon élève gigantesque. Au Moyen âge, quel triomphe! Tout le monde voulait le voir; tout le monde le pria; tout le monde avait confiance dans sa protection contre la mort subite, la peste, les maladies... Les petits enfants apprenaient à contempler son image colossale quand ils étaient encore sur les bras de leur mère, et plus tard ils venaient l'admirer avec joie en récitant des vers latins qui célébraient sa puissance... On lui demandait les biens de la terre, parfois sans beaucoup de discrétion, et que le soleil couvrit de fruits la vigne et les pommiers... Il était le patron des portefaix, des déchargeurs de bateaux et de tous ceux qui ne pouvaient compter que sur leurs muscles pour gagner leur humble vie... Des corporations de métiers et des confréries charitables se groupaient nombreuses sous son égide...

Puis, la réaction protestante a éclaté, et voilà qu'on l'a trouvé trop grand! Sous prétexte que les géants n'ont pas existé, on a proclamé que saint Christophe n'était qu'un mythe, et des iconoclastes, dont les intentions valaient mieux que les gestes, ont trop souvent détruit ses statues et badigeonné ses fresques... Comme s'il fallait attacher une telle importance aux fantaisies des artistes!... Vénéral avec mon élève, j'ai subi son sort et j'ai souvent disparu avec lui...

Mais ici, pour la première fois que je sache, j'ai connu une plus étrange destinée : pauvre ermite isolé, et qui n'a plus de sens, je me morfondis inutilement dans un coin de vitrail, où m'a garé un verrier moderne qui n'avait pas lu la *Légende dorée*... Je brandis une lanterne devenue absurde, en pleurant la perte de mon bon géant...

SAINT CHRISTOPHE. — J'écoute ta plainte dans la nuit, ô mon cher ermite, mon maître vénérable, dans cette nuit des cathédrales pleine de mystère, qui nous donne le pouvoir de parler, quand les hommes ne nous entendent point... Moi aussi je me lamente de t'avoir perdu, et de franchir sans ton secours l'eau menaçante, appuyé sur mon tronc d'arbre... Je n'ai point oublié avec quel amour et quel dévouement tu m'as guidé dans la voie droite et tu es venu au secours d'une ignorance qui ne connaissait pas de limites : j'étais entré volontairement au service du diable comme au service d'un bon prince... A ma longue instruction, il fallut patience d'ange; mon cerveau se révélait rebelle à apprendre les vérités de la religion... Je n'étais qu'un chasseur, habile à tirer de l'arc, et si ma popularité est devenue, malgré mon indignité, presque universelle au Moyen âge, je le dois à tes leçons... Comment reconnaître un tel bienfait, sinon en t'associant à une gloire, que je n'ai certes point méritée, mais que sans toi je n'aurais jamais obtenue?...

Je crains que nous n'ayons été ici les victimes de deux verriers, dont l'un, pour jouer au savant et témoigner qu'il comprenait

mal le grec, m'a affublé d'un chef monstrueux, pendant que l'autre, pour témoigner de son ignorance, nous a distribués en deux fenêtres, au hasard de sa fantaisie. Nous devons être indulgents à de tels exercices où n'entre aucune malveillance, et dont personne, il y a un demi-siècle, ne se serait d'ailleurs aperçu...

Mais une dernière surprise m'était réservée, mon cher ermite, pour couronner une carrière qui n'a pas laissé que d'être un peu agitée : je suis devenu le patron des automobilistes...

L'ERMITE, brusquement. — Les automobilistes!... Qu'est-ce que c'est que cela?

SAINT CHRISTOPHE. — Des hommes qui sont portés dans des voitures que des chevaux ne traînent point et qui marchent d'elles-mêmes : automobiles... c'est à moitié grec!

L'ERMITE. — C'est diabolique!

SAINT CHRISTOPHE. — D'apparence seulement...

L'ERMITE. — Et toi, mon cher géant, qui as toujours porté les autres, te voilà donc devenu le patron de gens qui sont toujours portés! Pourquoi?

SAINT CHRISTOPHE. — Le paradoxe ne manque pas de saveur! L'automobile est à la fois le plus commode et le plus dangereux des instruments de transport. Les automobilistes se tuent et tuent les piétons fort convenablement. Et comme je protégeais jadis mes dévôts des accidents de la route, les automobilistes aujourd'hui me supplient de les protéger contre leurs propres machines : ce qui, pour moi, n'est pas une sinécure... Mais, du coup, j'ai retrouvé la plus vaste des clientèles; mon culte se développe comme au Moyen âge; et ma fête se célèbre dans l'univers entier sous les formes les plus pittoresques. Je veux que les hommes du XX^e siècle sachent que Christophe a été ton élève, et que c'est par ton enseignement qu'il a connu le vrai Dieu...

L'ERMITE. — Que peut bien faire un pauvre ermite d'autrefois pour des gens aussi modernes?

SAINT CHRISTOPHE. — Prier Dieu, avec moi, pour qu'Il daigne leur accorder la plus nécessaire, pour eux, de toutes les vertus, celle qui, par une malheureuse coïncidence, leur manque précisément le plus...

L'ERMITE. — Mais quelle vertu?

SAINT CHRISTOPHE. — Une vertu cardinale : la prudence...

ALEXANDRE MASSERON.

Louise-Marie d'Orléans première reine des Belges ⁽¹⁾

Elle est morte en 1850. Il aura fallu plus de quatre-vingts ans pour que les Belges aient l'occasion de connaître vraiment celle qui fut leur première souveraine, et les Français, l'une des grandes princesses que leur dynastie donna à l'Europe.

Cette occasion, c'est la publication chez Plon des *Lettres intimes* de la reine Louise-Marie en un beau volume dû au travail particulièrement heureux du comte H. d'Ursel. Dans l'ordonnance des fragments de cette correspondance, dans la clarté, la sobriété, la science historique du commentaire nécessaire à la connaissance des faits auxquels les lettres font allusion, l'auteur a pleinement atteint son but : faire connaître au public la vraie personnalité, jusqu'ici insoupçonnée, d'une princesse que le ciel avait comblée de tous les dons de l'esprit et du cœur.

(1) *La Cour de Belgique et la Cour de France de 1832 à 1850. « Lettres intimes de Louise-Marie d'Orléans », librairie Plon, 8, rue Garancière, Paris, 66.*

Intime?... Cette correspondance ne pourrait l'être davantage puisqu'elle est celle d'une fille tendre et confiante à la meilleure des mères. Mais faut-il le dire? Oui, Puisque c'est à nos yeux le caractère essentiel de cette correspondance, — c'est bien d'une intimité royale qu'il s'agit entre la reine des Belges et la reine des Français.

Nous voudrions pouvoir en quelques mots expliquer cette impression permanente qui résulte pour nous de la lecture de ces lettres et qui correspond sans doute à la profonde réalité de la souveraineté. Celle-ci marque d'un sceau particulier qui les distingue du commun des mortels, ceux dont la destinée est naturellement consacrée au bien public. Dès lors, leur intimité est fort différente de l'idée que nous nous faisons ordinairement de l'intimité. Les vrais souverains ne sont pas, ne peuvent jamais être individualistes. L'individualisme est contraire à leur nature même. Quand Louis XIV disait : « L'Etat c'est moi », il exprimait, dans des termes qui scandalisent nos primaires, cette loi du dédoublement individuel à laquelle sont soumises les âmes des souverains, dignes de régner.

La reine Louise était de celles-là. Aussi bien plus on pénètre dans son intimité, plus on y remarque l'absence de cette préoccupation, de cette recherche, souvent inconsciente de soi-même, qui se trahit toujours plus ou moins dans l'intimité des êtres ordinaires.

On est frappé de constater qu'en dépit de la liberté qu'elle donne à ses pensées, à ses sentiments, à ses paroles, ce que cette princesse livre d'elle-même porte toujours en quelque sorte le cachet royal. Ces confidences de la fille à la mère ont constamment pour objet le souci de la chose publique. Qu'il s'agisse de questions personnelles ou familiales, c'est toujours du point de vue du bien public qu'elles sont traitées. A cette époque où sévissait le fléau romantique, on conçoit difficilement qu'une jeunesse intelligente, sensible et cultivée ait échappé complètement à son emprise. Et pourtant, les *Lettres intimes* témoignent d'une absence complète d'individualisme romantique. A quoi donc attribuer cette préservation exceptionnelle si ce n'est au fait que Louise d'Orléans était reine dans l'âme et que la personnalité intime et profonde était chez elle inséparable de la souveraineté?...

A ceux qui veulent savourer le rare plaisir de goûter l'intimité d'une âme supérieure immunisée contre la tyrannie, si détournée soit-elle, du « moi » haïssable, il faut conseiller la lecture de ces *Lettres intimes*. Ils y verront que le complet oubli de soi est possible, qu'il est même naturel chez une princesse née pour régner.

* * *

Mais hâtons-nous de le dire, en publiant et commentant dans la mesure strictement nécessaire à leur compréhension par le public, les lettres de la reine Louise, le comte H. d'Ursel ne nous propose pas une œuvre de propagande monarchiste. L'un des grands attraits de cette correspondance est d'ordre historique. Elle projette sur les événements qui s'écoulaient en Europe entre 1832 et 1850 des lumières précieuses pour tous ceux qu'intéresse cette période importante et compliquée de l'histoire contemporaine et en particulier de la politique franco-belge. Sous la plume alerte et colorée de la Reine, les événements prennent un relief parfois saisissant et ses jugements si spontanés, si personnels et habituellement si justes, les éclairent d'une lumière que l'on trouve rarement dans les récits des historiens. Sa perspicacité, son aptitude à dépouiller en les exposant les problèmes politiques les plus compliqués étonnent sous la plume d'une femme. Ses prévisions et ses jugements sont rarement mis en défaut par l'événement et portent habituellement l'empreinte d'un esprit foncièrement réaliste et naturellement pondéré.

Sans doute, les critiques que, par l'intermédiaire de sa mère, elle adresse à la politique trop timide à son gré de « l'excellent père » Louis-Philippe, paraissent-elles parfois un peu vives et le point de vue qui les inspire un peu dangereux. Par exemple, dans les heures critiques de la question d'Orient, la Reine écrivait :

« La crise actuelle est grave. Le sentiment public reste fidèle à l'alliance franco-anglaise. Mais la haine de la Russie et de Palmerston et la lâcheté de la Prusse et de l'Autriche risquent, malgré la fermeté du Père, de déchaîner la catastrophe que celui-ci, au grand profit de l'humanité et au péril de ses jours, contient depuis dix ans...

» Soyons calmes, mais si on nous en fait sortir, frappons un grand coup...

» Ce n'est pas conserver sa liberté d'action que d'attendre les événements et de se laisser gouverner par eux... Ce n'est que par la peur de la guerre que l'on peut mater les puissances...

» Le plus grand de tous les périls pour le Père serait de laisser croire au pays qu'il n'a point souci de son honneur, et qu'il le laisse humilier... Il est essentiel qu'il ne se sépare pas de l'opinion du pays... Il faut qu'on ne puisse plus dire que le Roi voulait et veut toujours la paix à tout prix.

»... Je ne dis pas que le discours du Trône aurait dû être plus belliqueux, mais je l'aurais voulu plus ferme, plus sec et plus fier. Il était inutile, après le soufflet reçu, de parler si longuement du désir de maintenir la paix.

Il semble qu'en fin de compte la sagesse fut malgré tout du côté du « Père ». Et pourtant, quand, après la chute de la monarchie de Juillet, la Reine écrivait : « Le Président (Louis Bonaparte) part de cette idée, que c'est la paix qui a été la cause de la chute du Père : que s'il avait fait la guerre à propos et donné de la gloire à la France, une diversion aux esprits, au lieu d'ériger la paix en système, ce qui a fatigué et énervé le pays, il ne serait pas tombé. L'événement avait peut-être une fois de plus donné raison à la reine Louise qui pensait tout cela depuis longtemps. Douée de ce réalisme inhérent au vrai sens politique, elle écrivait le 4 avril 1837 :

« Je vois la situation très en noir. J'espère toutefois que l'aide de Dieu ne nous manquera pas et je vois dans la double crainte d'Henry V et de la République deux chances d'avenir pour notre boutique, qui nous empêcheront peut-être de succomber aux mêmes fautes et d'être aussi facilement renversés que la Restauration. Il n'y a rien de bien après nous et j'ai la confiance que nous nous soutiendrons parce que nous sommes une nécessité. »

C'est dans le sentiment de cette nécessité politique et aussi dans le besoin d'être logique avec soi-même qu'il faut chercher l'explication des idées libérales que la Reine ne craint pas d'exprimer sans détours :

« Que sommes-nous donc nous-mêmes si ce n'est un gouvernement révolutionnaire?... Nos intérêts, nos principes ne sont-ils pas au fond révolutionnaires?... » Et en 1850, elle écrivait encore à propos des projets de fusion des partis monarchistes : « Notre passé révolutionnaire est aux yeux des masses un titre de recommandation bien plus efficace que le principe du duc de Bordeaux. C'est ce qu'il ne faut pas oublier. »

Ce même réalisme qui n'est qu'une forme du goût de la vérité inspirait à la Reine le 27 avril 1848 la juste réflexion suivante :

« Tous ceux qui, au lieu de soutenir le malheureux Père, ne lui ont suscité que des embarras et cherché à ruiner sa position doivent reconnaître qu'il était la seule digue qui contenait le torrent dévastateur et s'aperçoivent à quoi les a menés l'expiation qu'ils appelaient de tous leurs vœux. »

Décrivant l'état de trouble universel et profond engendré par la révolution de février, elle ajoutait encore quelques mois plus tard :

« Ce que nous voyons augmenté encore mon profond respect et ma reconnaissance pour le Roi qui, portant ce lourd fardeau pendant dix-huit ans, nous a préservés de l'état déplorable dans lequel nous sommes tombés aujourd'hui. »

Ses regrets ne diminuent en rien la lucidité prophétique de ses appréciations sur la politique française. Quand la monarchie de Juillet s'écroula, elle ne se fit aucune illusion : « Pour moi, je crois notre cause perdue sans retour. »

Libérale en théorie, elle n'en déplora pas moins « cette reculade devant l'émeute, la première depuis dix-sept ans, ce premier pas dans une voie fatale ».

Dès le début de la Révolution elle se dit « de plus en plus convaincue qu'il n'y a que la République qui puisse tuer la République » et, dès le 2 juillet 1848, elle prédit que « sous d'autres noms et d'autres formes on en reviendra à la monarchie ». Aussi bien voit-elle dans l'élection de Bonaparte à la présidence « l'aurore de la phase impériale » et elle écrit le 2 décembre 1848 : « Il faudra en finir par un 18 Brumaire. »

Quatre ans devaient passer avant que l'événement ne vint

confirmer les prévisions de la Reine qui ne devait pas voir leur réalisation.

Le réalisme politique de la reine Louise ne l'emportait pas sur la noblesse de ses sentiments. En voici un témoignage émouvant entre tous pour des cœurs français et qui révèle le fond de l'âme de cette grande princesse. Commentant l'échec subi devant Rome par l'armée du général Oudinot, la Reine écrivait le 13 mai 1849 :

« Léopold dit qu'il n'y a pas de mal à ce que la République soit battue et ridiculisée. Je ne partage pas ce sentiment. République ou non, la France est toujours la France. »

Voilà n'est-il pas vrai, des sentiments dignes d'absoudre l'erreur libérale?...

* * *

Princesse française, certes, mais d'abord reine des Belges, Louise d'Orléans comprit avec une grande lucidité et soutint avec toute l'ardeur dont elle était capable les intérêts, les points de vue politiques de sa nouvelle patrie. La situation du couple royal n'était pas facile tous les jours, car s'il devait son pouvoir pour une grande part à la sage politique européenne de Louis-Philippe, il ne se trouvait pas moins devant la nécessité de renforcer la jeune souveraineté belge et de l'affranchir peu à peu des liens trop étroits qui pouvaient menacer son indépendance. Le rôle de la Reine était particulièrement délicat. C'est sur elle, sur son influence auprès des siens que comptait le roi Léopold pour obtenir du gouvernement français à la fois l'appui nécessaire et le respect du point de vue politique belge. La Reine plaçait sa cause avec une fermeté qui n'avait d'égal que son habileté. A propos des difficultés que rencontraient les exportations belges en France, elle écrivait en décembre 1839 : « Si la France persiste à ne rien faire pour nous, nous serons forcés de nous jeter dans les bras de l'Allemagne; et j'avoue que mon sang bouillonne à la seule pensée de voir des douaniers prussiens établis sur la frontière depuis Longwy jusqu'à la mer. Il faut tout faire pour empêcher cela, mais il faut... que le gouvernement français nous seconde, sans cela Léopold aura les mains forcées par les Chambres, et le pays échappera à l'influence française. Ce résultat serait de toute manière déplorable... mais à qui la faute?... »

Ailleurs ses revendications prennent l'allure d'un ultimatum : « Tout cela prouve la mauvaise foi du ministère français : et ce pays-ci qui ne demande qu'à rester dans la sphère de la France sera jeté dans la sphère hollando-germanique, ce qui sera un grand malheur pour tous », mais au surplus : « si l'on nous repousse en France, il sera très facile de s'entendre avec l'Allemagne. Le roi de Prusse a pris à cet égard l'initiative d'une manière très explicite. »

Combien est charmante, à côté de l'aisance avec laquelle elle se ment dans les questions politiques les plus arides, l'humilité naïve de la jeune Reine quand elle écrit à sa mère au sujet d'un grand dîner de la Cour qui avait comme toujours mis à l'épreuve sa timidité :

« J'ai eu une très brillante conduite à ce dîner. J'ai fait avec tout le monde des conversations superbes. Je vous le mande parce que cela ne m'arrive pas souvent. » Et une autre fois : « Hier au soir, à la réception, ma conduite a été sublime. Léopold me charge de vous le mander. Il me trouve en progrès surprenant. »

Par ailleurs elle reconnaît que la timidité est son *plus grand tort* et la lettre dans laquelle elle fait cet aveu à son père est ravissante d'enjouement et de finesse.

Il y avait en Louise d'Orléans une émule de M^{me} de Sévigné, ayant certes d'autres chats à fouetter que son style, mais qui l'emportait peut-être sur la vraie par la vivacité et la vigueur de l'expression. On est souvent étonné de constater combien cette princesse, si classique par sa façon de penser et de sentir, est moderne par sa façon d'écrire. Elle ne craint ni les idées, ni les mots.

A cet égard, comment ne pas citer la façon dont au début de son règne elle dépeint Thiers :

« C'est un bavard infatigable, dont la façon et la facilité, qui n'est appuyée ni d'un principe, ni d'une conviction, fait tout le mérite. C'est, de plus, un brouillon intéressé, et l'un des êtres qui ont le plus contribué à déconsidérer et à avilir le gouvernement... Si je ne méprisais pas tant cet homme, il m'amuserait, car ce n'est pas l'esprit qui lui manque... »

« J'ai trouvé les manières de M^{me} Thiers fort améliorées. Elle

a appris enfin la révérence. C'est toujours cela... J'ai trouvé l'odieux petit nain tout engraisé et tout fringant. Il m'a fait des protestations d'admiration et de dévouement pour le Père... mais je sais ce qu'en vaut l'aune... C'est un pantin d'esprit, sans tenue morale, qui joue à tout venant. »

Les appréciations de la Reine sur l'« affreux petit nain » devaient évoluer avec le temps. Mais elle ne vécut pas assez longtemps pour constater qu'en fin de compte, sa première impression était la bonne.

* * *

Pour les Belges soucieux de leur passé, l'une des parties les plus intéressantes des *Lettres intimes* est le chapitre qui se rapporte à la situation de la Belgique au milieu de la tourmente européenne qui suivit la Révolution de 1848.

Le 5 mars, la Reine écrivait :

« Tout marche ici très bien, et l'attitude du pays est parfaite. L'union est dans tous les cœurs, et l'on peut dire que le pays s'est serré comme un seul homme autour de Léopold pour le maintien de son existence et de sa nationalité. »

Le 22 mars : « Au milieu du tremblement de terre universel, tout continue à être fort calme en Belgique. Cela honore du moins ces pauvres gens que l'on a tant ridiculisés et qui se sont mieux montrés que la plupart des grandes nations... »

« Le dévouement témoigné à Léopold dans toutes les classes est extrême et nous n'avons rien à craindre à l'intérieur. Pour l'extérieur, nous nous défendrons s'il le faut. Mais je ne crois pas qu'on nous attaque. »

Pourtant, le 30 mars, elle écrivait :

« Si par hasard la situation devenait menaçante, nous ferions filer les enfants en Angleterre. Léopold m'a promis que je ne le quitterais pas. » Enfin le 2 avril :

« Tout est parfaitement tranquille. L'esprit se maintient excellent. La conduite de notre petit pays est vraiment admirable... »

« ...Léopold est admirable et adoré, ce qui n'est pas toujours la conséquence des plus grands bienfaits... »

« ... On va, on vient, on achète. La crise financière même s'améliore. C'est un grand contraste avec le reste de l'Europe... On pourrait se croire dans une oasis au milieu de la mer de sable du désordre et de l'anarchie. » (1^{er} juillet 1848.)

Racontant par ailleurs les manifestations d'enthousiaste fidélité dont le couple royal est l'objet, la pauvre Reine, qui vient d'être si durement éprouvée dans ses sentiments familiaux, les traduits d'une façon émouvante :

« Il y avait dans ces manifestations des souvenirs et des contrastes qui m'ont fait bien mal. »

« Au reste, tout le monde a paru le sentir et y a mis une délicatesse et une réserve qui m'ont beaucoup touchée. »

« En général, on me témoigne beaucoup d'intérêt, et j'y suis d'autant plus sensible que je crains toujours de fausser la position de Léopold et de lui porter malheur. C'est un de mes tourments. »

* * *

Ceux-là n'ont pas toujours tort qui, pour expliquer les raisons profondes des choses, invoquent le pouvoir féminin. Si le peuple belge dut son bonheur à la sagesse de son souverain, celle-ci n'avait-elle pas pour appui les vertus d'amour et de force dont rayonnait l'âme de la Reine?... Il semble bien qu'elle ait pratiqué dans sa perfection l'amour conjugal fait de constance et de générosité.

Le 18 février 1835 elle écrivait à sa mère :

« Le Roi est en tout si parfaitement bon, confiant, soigneux pour moi. Si j'avais un désir à formuler, ce serait quelquefois d'être moins parfaitement heureuse, parce que mon bonheur est si entier qu'il m'effraye souvent. » Sept ans plus tard, le soir du 1^{er} janvier 1842, elle disait encore :

« Il me semblait hier au soir que je succombais sous le poids de la reconnaissance, et je ne savais comment assez remercier Dieu

pour les parents et le mari qu'Il m'a donnés, et tout le bonheur qu'Il m'a départi en ce monde. »

Mais un tel bonheur ne va pas sans un complet oubli de soi-même. Le Roi qui avait « besoin de distractions » abandonnait souvent Laeken pour les Ardennes et la Reine ne l'accompagnait pas. A la reine Marie-Amélie qui s'inquiète de la solitude dans laquelle vit sa fille, elle répond brièvement et simplement :

« Ma solitude ne doit pas vous tourmenter. J'y suis accoutumée et je dirais même que je l'accepte volontiers comme une garantie de mon bonheur. Et si je sais que Léopold est content là où il est, c'est tout ce qu'il me faut. On doit aimer ceux qu'on aime pour eux, et non pour soi. »

Et que dire de cet aveu qui lui échappe à l'occasion de son anniversaire :

« Je ne puis croire que j'ai déjà trente-quatre ans... Léopold a été bien bon pour moi. J'en suis encore toute émue, d'autant que j'éprouve une sorte de honte pour lui d'être déjà si vieille. »

Elle n'était pas vieille, certes, mais elle mûrissait vite, trop vite, et l'heure de la moisson éternelle approchait. Sa grande piété et sa foi ne se démentirent jamais. Aussi est-ce avec une sorte de dédain qu'elle affronte l'épreuve de la maladie.

Ne parlant jamais à sa mère de sa santé, quand celle-ci était déjà depuis longtemps ébranlée, elle écrivait simplement le 30 septembre 1848 :

« Je pense que vous me trouverez changée et maigrie. Je vous prévins pour que cela ne vous tourmente pas. Je ne me suis jamais mieux portée. Mais les années et les peines ne peuvent passer sans laisser de traces extérieures. »

Le 21 septembre 1850, trois semaines avant le dénouement fatal, elle trouve la force d'écrire à sa mère ces dernières lignes, émouvantes entre toutes :

« Je vous remercie de tout cœur de vos si tendres lettres, et je suis bien touchée de votre affection et de celle de toute la famille. Dieu sait, au reste, combien je vous aime tous, et l'un de mes plus grands tourments est de vous donner encore du souci en ce moment. »

Le 11 octobre, à trente-huit ans, la Reine rendait sa belle âme à Dieu.

Le peuple belge la pleura, mais le public lettré devait ignorer jusqu'à ce jour de quelle essence supérieure était faite cette âme vraiment royale. C'est pourquoi il convient d'être reconnaissant au comte H. d'Ursel d'avoir ouvert au souvenir de Louise-Marie d'Orléans la porte de l'histoire.

F. DE VILLERMONT.

Versailles, Rome française

Un mouvement se dessine en France pour mettre Versailles en meilleure place, pour lui rendre non seulement sa splendeur artistique ancienne, mais pour en faire le foyer de la vie artistique française, et même, s'il se peut, un centre de rayonnement international.

Versailles, Rome française, tel est le mot d'ordre de la campagne qui s'organise.

L'ambition est assez haute. Voyons sur quoi elle prend appui.

Si l'on parcourt l'histoire de l'art, on voit que ses périodes les plus brillantes coïncident avec l'existence de centres actifs et puissants de vie politique et sociale. L'art ne donne sa fleur que s'il est protégé. Athènes déchue, c'est Rome qui recueille le flambeau. Rome livrée aux barbares, c'est aux jeunes Cours chrétiennes qu'il appartient d'en ranimer la flamme. Selon que leur échoit la

prédominance politique, elles sauront lui donner le plus vif éclat. Au XV^e siècle, le centre de la vie artistique en Occident n'est pas Paris, mais Bruges.

Rome, centre spirituel de l'Europe, ne redeviendra son centre artistique que lorsque l'autorité temporelle des Papes sera venue doubler leur autorité morale. C'est le prestige de la Cour de Rome qui confère à la Renaissance venue d'Italie, sa force de pénétration. Il faut que décline cette autorité, que se déplace le centre de gravité politique, pour que naisse un ordre et un style nouveau, l'ordre et le style français, qui seront ceux des XVII^e et XVIII^e siècles.

Versailles est avant tout le signe de la prépondérance politique française. Il n'est pas, comme on pourrait le faire croire, l'expression la plus nette du génie français. L'art le plus français reste encore l'art gothique. Sa fleur la plus belle, la plus riche, la mieux enracinée, c'est la cathédrale.

Versailles dans ses formes, sinon dans son esprit, dévoile un art bâtard, tout pénétré encore d'influences italiennes ou flamandes. Pour s'en dégager pleinement, il n'est vraiment que les jardins dessinés par Lenôtre, dont on dira avec raison plus tard, que ce sont : *jardins à la française*.

Mais dans l'architecture, dans la sculpture, dans la peinture, dans l'ameublement et la décoration surtout, l'apport étranger reste dominant. Parlant du style dit Louis XIV, Louis Courajod dit qu'il marque la *période française de l'art international italien*. Le style ornemental adopté par Lebrun vient en effet en droite ligne d'Italie. Ce sont des praticiens italiens qu'il charge en plus grand nombre d'en poursuivre l'application.

Louis XIV lui-même est pénétré d'italianisme. C'est lui qui mande le Bernin à la Cour, lui confie la reconstruction du Louvre. S'il n'eût dépendu que de lui, à la place de la calme façade de Perrault, nous verrions les rustiques opulents et les entablements baroques du Cavalier.

La pompe et le faste sont contraires au génie français. Réaliste et rationaliste, le Français répugne, de naissance, au lyrisme. Son penchant le porte à aimer avant tout l'ordre, la discipline et la symétrie. Il n'est romantique que par accident et son climat naturel est le classicisme.

C'est par ce qu'il a de classique en lui, c'est-à-dire par son ordonnance générale, par la soumission du détail à l'ensemble, et la prédominance et clarté du dessin initial, que le style Louis XIV est français. Il ne l'est pas par ses motifs.

Qu'on le dépouille de ses trop riches ornements, il reste une armature solide, logique, cohérente, un ordre et une répartition, qui parlent à l'esprit et le satisfont.

Cela n'est pas évident à première vue. Cela le devient à mesure que les artistes français employés par Louis XIV se délivrent de l'emprise étrangère et rejoignent leurs disciplines naturelles. Hommes d'expérience et réalistes, plus bâtisseurs que décorateurs, ils vont d'instinct aux solutions simples et logiques. S'ils sacrifient encore au principe du beau absolu, s'ils consentent aux exigences académiques des ordres, ils n'en restent pas moins fidèles à leurs vertus naturelles, leurs vertus françaises, qui sont la tempérance, la retenue dans le mouvement, la mesure, l'économie, la connaissance exacte de la valeur des matériaux.

Le plus français de ces artisans, et comment ne le serait-il pas, puisque son art est le plus près de la terre natale, et en épouse de la façon la plus étroite à la fois l'atmosphère et les contours, c'est, nous l'avons dit, Lenôtre.

Le rôle de Lenôtre à Versailles est plus important encore, peut-être, que de créer des jardins, fussent-ils les plus beaux du monde.

Son art tout de clarté, de mesure, et de paisible harmonie, est un exemple proposé à l'architecture.

Il montre aux Leveau, aux Blondel, aux d'Orbay, aux Hardouin et aux Mansart, ce qu'on peut obtenir par des partis pris de sim-

PLICITÉ, de clarté, de lisibilité. Il enseigne le secret de toute grande architecture, sa vertu primordiale qui sont l'exact balancement entre les pleins et les vides. Il incite à la suppression du détail, qui ne souligne pas l'intention du dessin initial.

Lucien Corpechot a dit des jardins de Lenôtre qu'ils étaient les jardins de l'Intelligence. L'architecture française du grand siècle, elle aussi, est fille de l'esprit. Elle tend à rejoindre l'architecture grecque et romaine dans ce qu'elles ont d'ordonné et de logique, contrairement à l'architecture de la Renaissance, qui en avait plutôt dégagé la sensualité latente.

C'est elle qui invente ce classicisme que l'Europe va professer et pratiquer pendant deux siècles, cet art savant et mesuré, un peu abstrait, qui n'est plus le jaillissement libre et spontané, d'une verve naturelle, mais la recherche d'un équilibre : un compromis entre l'homme d'aujourd'hui et l'homme éternel, entre passé immobile et le fugace présent.

Si c'est là la leçon que l'on veut tirer de Versailles, qu'on la tire. Elle est parfaite.

Versailles marque le début d'une ère, où l'Europe déchirée et démembrée par la Réforme, l'Europe sans foi et sans liens, va pouvoir se regrouper une fois de plus, se retrouver autour d'une même conception de la vie. Le XVII^e siècle et le XVIII^e plus encore, en dépit de conflits de surface, seront des siècles européens. Une même culture, des goûts et des opinions communes, des mœurs semblables rapprochent les peuples, plus anxieux de s'estimer et de se comprendre que de cultiver leurs dissentiments.

L'art et les lettres sont un des facteurs les plus efficaces de ce rapprochement. Cet art est français, mais il est assez souple, assez divers, assez humain pour qu'on puisse l'appeler européen. Il rassemble des artistes de toute provenance. Il se trouve même que les meilleurs, les plus actifs, les plus inventifs, sont le plus souvent des étrangers.

Si les architectes de Louis XIV sont français, ses peintres, ses sculpteurs et ses tapissiers sont Flamands, comme sont Italiens ses ornementistes.

La rocaille dont on veut faire une caractéristique du style Louis XV, est une invention du Hollandais Oppenord. Les meilleurs fabricants de meubles sous Louis XVI seront les Allemands Riesener et Jacob.

Si Versailles est un centre, un foyer artistique incomparable, et qui le restera pendant deux siècles, ce n'est point tant que tout s'y forme et s'y dessine, mais qu'on y réserve accueil aux meilleurs. L'art de Versailles, si l'on veut l'appeler de ce nom, n'est pas le produit unique d'un sol privilégié, il est le résultat de l'appui accordé aux artistes par la monarchie la plus fastueuse et l'Etat le plus puissant.

Versailles, Rome française. Le mot est peut-être un peu gros pour la chose, mais nous l'acceptons pour l'intention qu'il recèle, car Versailles fut un facteur d'unité.

Que Versailles ait rempli ce rôle aux XVII^e et XVIII^e siècles, et bien rempli, s'ensuit-il qu'elle pourrait le reprendre?

Les animateurs du mouvement dont nous parlons le pensent. Ils proposent que soit fondé à Versailles un ensemble d'institutions destinées à servir le goût français et sa diffusion dans le monde. Ils songent tout spécialement à une Ecole des Arts décoratifs anciens français, qui n'existe pas encore et qui trouverait à Versailles, au milieu des richesses d'art mobilier qui y abondent, son climat idéal. Comme l'Ecole de Rome ou celle d'Athènes le sont pour l'antiquité classique, l'Ecole de Versailles serait un conservatoire des grandes traditions du goût français. Des cours théoriques et pratiques seraient institués pour l'enseignement de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, de l'ébénisterie, de la céramique, du bois sculpté, du siège, des bronzes d'art, de la décoration intérieure, de l'art des jardins. Il serait demandé aux conservateurs des châteaux français de fournir les cadres où se recruteraient

le professorat. Des praticiens spécialisés pour chaque branche de l'art décoratif leur seraient adjoints, dont la tâche serait de former à Versailles une pépinière d'artistes dignes de ceux du XVII^e et du XVIII^e siècle, et qui deviendraient par la suite, les meilleurs propagateurs des grands styles dans le monde.

Cet enseignement est-il nécessaire et ce retour aux styles souhaitable? Sans doute les promoteurs de l'École de Versailles n'y voient pas un simple retour en arrière. Ils voient dans l'ambiance féconde ainsi créée la possibilité de faire surgir un style français moderne digne de ses devanciers des grands siècles. Bien comprise, la tradition est évidemment un appui sérieux, une expérience à laquelle il est toujours bon de se référer.

Peut-être les patrons de l'École de Versailles eussent-ils été mieux avisés en baptisant leur institution : École des Arts décoratifs français, sans plus. Le mot ancien laisse la porte ouverte à toutes les confusions et à de justes critiques.

Cela étant, et si l'on admet, comme il se doit, qu'il s'agit bien ici d'une entreprise vivante, d'une marche en avant et non d'une timide régression, que peut-on attendre de cette initiative?

Le redressement du goût? Il n'apparaît point qu'il soit en ce moment en tel péril. L'art moderne et l'art moderne français en particulier a déjà produit et continue de produire des œuvres parfaites.

Une renaissance de l'artisanat? Peut-être, bien que l'enseignement professionnel en France, à Paris surtout, semble être un des meilleurs qui soient.

Une protection de l'industrie d'art française? Un accent plus net mis sur sa production, une façon heureuse de souligner la marque : *France*? Sans doute. Mais déjà l'État s'en occupe. Les subsides accordés à l'industrie d'art française sont très importants. Les manufactures d'État voient leurs statuts modifiés. Mieux dirigées, plus libres dans leurs mouvements, commercialisées jusqu'à certain point, elles peuvent prétendre à la conquête de marchés moins étroits. Nous avons pu constater ici même les bons résultats de cette politique, à l'occasion de l'exposition des produits récents de la Manufacture nationale de Sèvres. On sait, d'autre part, quelle aide puissante les compagnies de navigation françaises, également subsidiées, apportent à la diffusion de l'art français, par l'équipement et la décoration modernes de leurs grands paquebots.

De quoi peut-il s'agir alors? D'assurer de façon éclatante et définitive une suprématie, de recommencer l'expérience poursuivie avec un tel bonheur, au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, de créer et fixer un style français qui soit universellement admis, qui soit le style de notre époque?

On nous le dit. Oui, l'ambition est telle. Il s'agit de rester, ou de revenir si l'on n'y est plus, au premier rang.

Pour que cette ambition soit permise, pour qu'elle puisse atteindre son but, il faut malheureusement des circonstances toutes spéciales. Il faut qu'existe cette prédominance politique dont nous parlions plus haut. Celle de la France est-elle suffisamment assurée pour le moment? On peut croire que non. Si la nation garde toutes ses vertus, l'État français va s'affaiblissant. Il y a une crise manifeste de régime. Dans le domaine artistique qui nous occupe, comme dans bien d'autres, Paris perd chaque jour de sa force d'attraction.

Versailles et l'art de Versailles pouvaient rayonner, parce que derrière Versailles, il y avait la monarchie française. Versailles sous la troisième République, de moins en moins athénienne, d'ailleurs, n'est guère plus qu'une préfecture, une ville charmante encore, un endroit célèbre, mais peuplé de plus de fantômes que de vivants.

Ah! si Versailles était royale à nouveau. Peut-être pourrait-on espérer et évoquer à son propos la grande image de Rome.

En attendant, nous sommes bien forcés de sourire.

MARCEL SCHMITZ.

L'expansion de l'univers⁽¹⁾

LA COSMOLOGIE RELATIVISTE

Il peut paraître audacieux pour l'homme de vouloir décrire l'univers dans son ensemble; microbe infinitésimal au sein de l'immensité de la création, ne ressemble-t-il pas à quelque être minuscule pour qui une goutte d'eau serait un monde et qui dissèterait gravement sur la configuration de la terre? L'astronomie est née hier. Pendant plus de quatre mille ans, elle a vécu d'observations faites au moyen d'instruments médiocres. Trois siècles se sont écoulés depuis la découverte du télescope et qu'est-ce que l'effort de trois siècles comparé à l'immensité du champ à explorer? Depuis quelques années seulement, des puissants instruments modernes ont pu fouiller efficacement les ténébreux abîmes de l'univers sidéral. Nos projets gigantesques ont enfin pris corps; confinés sur notre terre, microscopique grain de sable rivé à un quelconque soleil parmi des milliards de semblables, nous avons, par l'esprit, pris possession de notre voisinage céleste. Le télescope a porté notre regard à des distances éfarantes et son bond ultime nous a transportés à près de cent cinquante millions d'années-lumière de la terre. Nous savons maintenant que l'univers contient, par milliards sans doute, des cellules gigantesques que peuplent, à leur tour, des milliards de soleils; que l'une de ces cellules, la nôtre, la Galaxie, possède une étoile que rien ne distingue des autres, sinon peut-être un âge assez avancé et une proximité qui lie de fait notre destinée à la sienne. Telle est notre place dans l'univers. Est-ce donc sur un promontoire aussi ténu, sur une telle poussière cosmique, que pourra s'ébaucher avec quelque chance de succès la tentative de décrire l'ensemble des cieux? Si encore nous possédions les ressources nécessaires à cette entreprise! Mais quelles sont-elles? D'abord et évidemment l'observation, et, à son défaut, ou mieux, concurremment avec elle, la théorie abstraite, qui, à partir de postulats, d'hypothèses et de vérités observées, déduit de nouvelles vérités à vérifier.

Que nous apprend l'observation? Nous l'avons vu; des résultats fragmentaires sur notre voisinage immédiat; au surplus, rien qui puisse nous faire conclure avec certitude sur la structure de l'univers considéré dans son ensemble.

Adressons-nous alors à la théorie et, pour cela, commençons par rappeler une affirmation très importante du corps de doctrine relativiste (2). Selon Einstein, ai-je dit plus haut, la présence de masses telles qu'une étoile modifie les propriétés géométriques de l'espace; en d'autres termes, les lois de la géométrie dépendent de la répartition de la matière dans l'espace; ce n'est que dans des zones où la matière est très peu dense que notre géométrie euclidienne, celle dont les éléments sont enseignés dans les classes d'humanités, est à peu près valable (3). Des relations établies par la théorie fixent la dépendance entre les propriétés géométriques de l'espace et les masses qu'il contient et l'on ne peut, évidemment, admettre que les sortes d'espaces géométriques qui concordent avec les relations.

Déterminer ces sortes d'espaces, tel est le problème à résoudre. Comme nous le verrons, des conditions restrictives lui seront imposées. Sans l'aide des mathématiques, disons immédiatement qu'il est malaisé d'en fournir une réponse nette; c'est un truisme que d'affirmer qu'on mutilé la théorie d'Einstein en la détachant de son schéma purement mathématique. L'explication mécaniste est, comme on sait, passée de mode, la science est devenue presque exclusivement formelle et le langage vulgaire ne s'adapte plus que gauchement aux vérités scientifiques.

Si nous étions entre mathématiciens, ou, du moins, entre personnes accoutumées à leur langage, la réponse serait plus aisée. Et encore? la théorie mathématique de la relativité est l'une des

(1) Voir la *Revue catholique* des 24 juin, 2 septembre, 23 septembre et 2 décembre.

(2) Voir ma chronique dans la *Revue catholique* du 2 décembre, au paragraphe : « Les effets de la gravitation. Sa loi ».

(3) C'est surtout dans l'infiniment grand et l'infiniment petit que, selon la remarque de DE SITTER, nous avons des étonnantes raisons de croire quel'espace physique, celui sur lequel portent nos mesures, n'est pas l'espace euclidien.

plus ardues qui soient et elle ne devient vraiment familière qu'après une étude assez longue. Mais je n'ai garde d'oublier que nous ne sommes pas entre mathématiciens et ma grande préoccupation sera de rester compréhensible, quoique exact.

Fort heureusement, ainsi qu'en témoignent la plupart de mes références, les articles en langage vulgaire de savants qualifiés ne manquent pas et ceux qui créent la science sont, en quelque sorte, devenus leurs propres vulgarisateurs. C'est là, répétons-le, une circonstance fort heureuse, car il serait difficile, pour parcourir des régions neuves, de trouver meilleurs guides que ceux qui les ont défrichées.

Il existe précisément un article dû au savant hollandais W. DE SITTER qui résume fort bien le sujet que nous allons examiner; ne manquons pas de le consulter (1).

Or donc, les relations qui fixent la dépendance entre les propriétés géométriques de l'espace et la distribution de la matière dans celui-ci contiennent un terme dont les effets ne se font vraiment sentir que lorsqu'on considère l'univers en entier. Ce terme, appelé « la constante cosmologique », est désigné par la lettre grecque λ . Chose importante, c'est la présence de λ qui détermine la finitude de l'univers. D'autre part, on a supposé que la matière est répartie uniformément dans l'univers et cette hypothèse se justifie, car elle est assez bien confirmée par l'observation, faite, bien entendu, sur une échelle assez grande. Enfin, l'univers est supposé en équilibre, c'est-à-dire, que sa grandeur est censée ne pas varier avec le temps. Telles sont les conventions à la base de la théorie relativiste de l'univers.

Deux solutions sont alors possibles et deux seulement. Le premier type d'univers, décrit par EINSTEIN, est ordinairement appelé « univers statique »; le second, indiqué par DE SITTER, est l'« univers vide ».

Leur caractère commun est, nous l'avons vu, de satisfaire aux équations de la théorie de la relativité généralisée, leurs différences sont profondes; en voici les plus caractéristiques: selon Einstein, la grandeur de l'espace (2) est proportionnelle à sa masse totale et la matière est animée globalement de mouvements irréguliers, non de mouvements systématiques: tout se passe, quoique ma comparaison pêche par certains côtés, comme si l'univers était un gaz prodigieusement étendu dont les univers-îles en seraient des bulles monstrueusement développées qui s'agiteraient, sans toutefois s'entre-choquer, dans les directions les plus capricieuses; selon de Sitter, au contraire, l'univers est vide; entendons par là que la densité moyenne de la matière y est nulle, ou, si vous le voulez, très faible, quasi nulle; de plus, deux corps doivent s'éloigner l'un de l'autre à une vitesse qui augmente avec leur distance relative, mais qui ne devient toutefois sensible que pour des corps extrêmement éloignés.

On le voit, les différences entre les deux-sortes d'univers sont très marquées; l'un est plein de matière, l'autre pratiquement vide; le premier est sillonné dans tous les sens par la matière, le second, au contraire, caractérisé par la séparation nécessaire de ses constituants.

CONFRONTATION DE LA THÉORIE AVEC LES OBSERVATIONS LES MESURES DE DENSITÉ LA FUITE DES NÉBULEUSES EXTRA-GALACTIQUES

L'observation est-elle capable de décider en faveur de l'une ou l'autre des théories? C'est ce qu'il importe maintenant d'examiner. Deux points sont à contrôler: l'univers est-il quasi vide, ou bien, au contraire, la répartition des masses indique-t-elle, comme le demande Einstein, qu'il est comble? D'autre part, les nébuleuses, surtout les plus éloignées, se meuvent-elles dans les directions les plus variées, leur mouvement semble-t-il soumis aux pures lois du hasard, ou plutôt paraissent-elles toutes nous fuir, ainsi que l'exigent les vues de de Sitter?

En ce qui concerne la densité de la matière, nous n'avons, souvenons-nous, comme champ d'observation, que notre proche voisinage. Et à ce propos, il peut paraître ahurissant pour un profane que l'on traite de voisin immédiat un astre dont la lumière

met, pour nous en parvenir, un temps proche de cent cinquante millions d'années, à raison, ne l'oublions pas, de 300.000 kilomètres par seconde. L'astronome ne recule pas devant cette affirmation effarante, car il a les meilleures raisons de croire que l'espace est beaucoup plus étendu. Les mesures de densité sont donc très délicates, et si l'on peut, assez légitimement, admettre qu'il existe un système galactique par cube d'environ un million et demi d'années-lumière de côté, par contre, on connaît avec beaucoup moins de certitude le nombre moyen de soleils contenus dans une nébuleuse. Quoi qu'il en soit, et sans nous attarder à donner des chiffres dont la validité pourrait être, non contestée, mais fort discutée, il est sûr que « l'univers actuel est bien loin d'être vide, et qu'il est, au contraire, presque comble » Einstein triomphe; pas pour longtemps, car l'étude des mouvements des nébuleuses va porter un coup de massue à sa théorie.

On sait, en effet, que les physiciens peuvent, par l'examen d'un rayon lumineux issu d'un astre, déterminer si ce dernier s'éloigne ou se rapproche de nous, et, mieux encore, calculer la vitesse de ce mouvement. L'instrument dont ils se servent à cette fin est le spectroscopie. Je n'ai pas à m'étendre ici sur la spectroscopie, devenue, de nos jours, la théorie sur laquelle est fondée toute la physique stellaire; non que le sujet n'en soit pas digne, mais parce que son ampleur même exige une étude étendue sur laquelle je ne manquerai pas de revenir un jour. Eh bien, pour reprendre la question qui nous occupe, tous les « spectres » des nébuleuses, sauf deux, ceux des deux nébuleuses les plus proches, accusent des vitesses d'éloignement d'autant plus grandes que les nébuleuses sont plus éloignées. Troublant argument en faveur de Sitter cette fois! Non, la chose n'est pas aussi simple. Il ne suffit pas, en effet, de constater que les nébuleuses s'éloignent, ainsi que l'exige la théorie, il faut mesurer le taux de variation de la vitesse en fonction de la distance et vérifier si la loi trouvée est en harmonie avec la théorie. Quoique le taux de variation s'adapte mal aux vues du savant hollandais, ou, comme s'expriment les savants, quoique l'observation ne révèle pas exactement « l'effet de Sitter (2) », un fait reste certain: l'étude du mouvement des nébuleuses ne s'accorde pas avec la théorie d'Einstein.

Et voilà le dilemme: quand on considère la densité de la matière, l'univers paraît être du type statique et quand on examine les vitesses des nébuleuses, il semble plutôt du type vide.

EDGARD HEUCHAMPS.

(La suite paraîtra dans notre prochain numéro.)

(1) DE SITTER, *loc. cit.*, p. 5.

(2) Nous ne pouvons penser à entrer ici dans le détail de ces questions de mesure de vitesse; que l'on sache toutefois que la vitesse d'éloignement la plus grande mesurée jusqu'ici est proche de 20.000 km./sec. On pensera peut-être que des mesures de telles vitesses sont sujettes à caution et que les sources d'erreur ou les possibilités d'interprétation, autres que celle qui nous retient, ne manquent pas. Ce serait très mal comprendre la valeur d'une mesure qui, pour n'être toujours qu'approchée, c'est-à-dire, déterminée avec une marge d'erreur parfaitement connue, n'en a pas moins une réelle valeur pour l'étude du principe qu'elle sert à vérifier.

Conférences Cardinal Mercier



La prochaine conférence aura lieu le mardi 28 février, à 5 h. (Salle Patria), par

M. Charles OULMONT

SUJET: **Debussy tel que je l'ai connu**
(avec exemples au piano)

Cartes en vente
chez F. Lauweryns, 20, Treuvenberg au prix de 15 frs.

(1) W. DE SITTER, « The expanding Universe », dans *Scientia*, revue internationale de synthèse scientifique (1-1-1931), pp. 1 à 10, traduction française en supplément.

(2) Toujours, bien entendu, supposé fini.

Pierre Termier⁽¹⁾

Termier est également proche de Bloy par la langue qu'il écrit, ample et souvent fastueuse, résonnante, oratoire même, mais cependant toujours pleine, toujours portée par une grande réalité. Il n'y a pas place en elle pour une ombre. Bloy et Termier sont des prosateurs d'avant le Symbolisme, exactement de la lignée des grands romantiques. Ils écrivent — chacun dans sa mesure et avec son don particulier — le langage de la Préface de *Cromwell*, lequel se souvient constamment, remarquons-le, de découler, dans sa pureté et dans sa force profondes, de Pascal et de Bossuet. Ainsi, classicisme et romantisme se mariaient en eux.

On peut relever, matériellement assez peu saisissable, mais réelle et même intime, l'influence de Bloy (qui des deux est ici le grand maître) sur Termier écrivain, notamment dans certaines tournures, dans la préférence pour certains adjectifs et certains adverbes, dans certains rejaillissements de la phrase, sans oublier certaines grandes attitudes morales et imaginatives, créatrices du style.

Un autre point de contact entre eux, c'est le goût de la synthèse et de ce que Bloy a appelé « l'explication ». Regarder de haut, puis tenter de fournir l'exégèse mystique de faits puissamment ramassés, c'est tout eux. C'est de cette manière qu'ils tendaient inévitablement à l'épique.

Mais pour être capables de ce genre de vision, il leur fallait disposer d'un jeu de qualités qui peuvent paraître contradictoires : spécialement, de l'application scrupuleuse au détail, tout autant que de la puissance d'imagination qui galvanise et universalise la masse des éléments particuliers.

Avant d'écrire sa *Jeanne d'Arc*, Léon Bloy avait relevé l'existence de plusieurs centaines de volumes français consacrés à la Sainte de la Patrie, et il en avait lus et annotés soigneusement un grand nombre, n'y choisissant que ce qui lui convenait. On était d'ailleurs frappé de la grande minutie avec laquelle il faisait toute chose.

Pour Termier, tous les savants qui ont parlé de lui ont loué à l'envi « ce curieux mélange — qu'il présentait — de précision mathématique et d'imagination créatrice » (2). Travailleur d'une rigueur admirable dans le concret et le tenu, ce n'est pourtant que la science seule — c'est-à-dire la synthèse dominante du général opposé au particulier — qui l'intéressait. « Toute une partie de son œuvre, celle que le grand public ignore, et qui n'est accessible qu'aux seuls spécialistes (3), est ainsi une accumulation de faits

(1) Voir la *Revue catholique* des 10 et 17 février 1933.

(2) Maurice Gignoux, professeur de géologie à l'Université de Grenoble *Nouvelle Revue des Jeunes*, op. cit., p. 482.

(3) A propos de cette partie capitale de son œuvre de minéralogiste, de pétrographe et de tectonicien — ce qu'il fit avant tout comme géologue —, relevons au moins ceci : « Il suffit — dit M. E. de Margerie (*In Memoriam*, op. cit., pp. 6 et 7) — de parcourir les quarante volumes, parus depuis vingt ans, des *Comptes rendus* de nos séances pour se faire une idée, sinon de la valeur technique, tout au moins de l'étendue de son apport à la science de la Terre. La plupart de ces notes ne sont, du reste, que l'amorce de mémoires plus développés que Pierre Termier donnait ensuite soit à la Société Géologique de France — dont il devint, par trois fois, le président — soit au service de la Carte géologique qu'il dirigea sans interruption depuis la mort de son confrère Auguste Michel-Lévy jusqu'à ces derniers jours. Il est impossible d'énumérer ici, même de façon sommaire, les titres de ces contributions innombrables; je me contenterai de citer, parmi les plus brillantes : les Notes de 1903 sur la structure des Alpes Orientales et la synthèse des Alpes, thèmes que ses études dans le Tyrol avaient éclairés d'une vive lumière, comme l'ont reconnu peu à peu presque tous les géologues, français ou étrangers, qui se sont attachés à ces difficiles problèmes — à commencer par ses amis Haug, Kilian, Steinmann, Zurcher, pour ne parler que des disparus. Mais que d'autres morceaux il y aurait lieu de mentionner, touchant aux questions et aux régions les plus diverses — depuis l'origine des « mylonites » du Massif Central de France jusqu'aux recouvrements de la Corse, de l'île d'Elbe, des monts Cantabres et de l'Afrique du Nord! Et je n'ai rien dit des travaux de Pierre Termier sur la pétrographie pure, ni de ses vues sur le métamorphisme... »

« Combien de milliers de plaques minces n'a-t-il pas analysées sous le microscope, disant qu'on ne doit pas quitter l'une sans avoir déterminé absolument tout ce qu'elle contient ». (EUGÈNE RAGUIN, ingénieur du Service de la Carte géologique de France, *Notice sur Pierre Termier*.)

Termier lui-même, dans ses *Quatre Coupes à travers les Alpes franco-italiennes*, fait observer que ces coupes « résument fidèlement les résultats de douze années d'explorations géologiques dans divers massifs des Alpes Occidentales, la Vanoise, la Haute-Maurienne, les Grandes Rousses, la chaîne de Belledonne, le Pelvoux, le Briançonnais ». (Citations faites par M. A. GEORGE, *Nouvelle Revue des Jeunes*, op. cit., p. 451.)

Joignons, pour achever de souligner le trait saillant dont il s'agit, cette

et d'observations précises : analyse minéralogique de presque toutes les roches cristallines des Alpes et de beaucoup d'autres, cartes géologiques où se dessine la structure des vallons les plus écartés et des sommets les plus sauvages, tâches consciencieuses poursuivies patiemment au cours des années...

« Nul mieux que lui n'a su séparer la documentation de la Science proprement dite. C'est par là que son œuvre apparaît vraiment grande, et dépassant de beaucoup celle de tant de bons ouvriers de la Science... Ce qui fait le prix de tout ce qu'a écrit P. Termier, c'est que, constamment et consciemment, dans l'immense accumulation de faits observés, au cours d'une longue vie, il n'a jugé digne d'être retenus que ceux qui pouvaient servir de support et d'appui à ses idées (1). »

C'est qu'il était magnifiquement doué d'imagination créatrice, tout aussi nécessaire pour les grandes constructions scientifiques que pour celles de la littérature et de l'art.

Termier avait au plus haut degré le sens du « rôle de l'imagination dans la science », relève M. de Margerie (2). « Pour être géologue il faut avoir des visions, et P. Termier, mystique, fut, à quelques moments, un prophète, illuminant le passé et éclairant

remarque pertinente de M. ANDRÉ GEORGE : « Le lecteur qui le connaît seul par ses ouvrages pour tous, et chez qui, naturellement, les passages de lyrisme surgissent aux morceaux plus scientifiques, aurait peut-être tendance à exagérer le rôle de la poésie par rapport à celui de la vérité... Il s'agit d'abord, nous venons de le voir, de travail pied à pied, d'heures attentives au microscope et de longue patience... Il (Termier) nous apprend l'humble continuité du travail nécessaire, la facilité d'urgence de l'effusion, la valeur du raisonnement clair, fondé sur l'étude directe des faits. » (*La Nouvelle Revue des Jeunes*, op. cit., p. 454.)

(1) M. GIGNOUX, *Nouvelle Revue des Jeunes*, op. cit., pp. 482-483.

(2) EMM. DE MARGERIE, membre correspondant de l'Institut, représentant l'Académie des Sciences, *In Memoriam*, op. cit., p. 8.

« Chez Termier, en effet, — remarque M. Maurice d'Ocagne, de l'Académie des Sciences —, les qualités du savant s'harmonisaient à merveille avec celles de l'artiste; il voyait, il observait, il raisonnait en savant, et en savant de tout premier ordre; il sentait et il s'exprimait en artiste, un artiste à la sensibilité des plus raffinées.

« ... Dans les sciences d'observation, comme celle à laquelle il s'adonnait avec une si belle ardeur et une si éclatante supériorité, l'art peut intervenir dans la façon de présenter les vérités dévoilées par les recherches des savants, de manifester l'émotion que leur spectacle fait naître en nous, de faire apparaître les conséquences que l'esprit en peut tirer pour faire progresser notre connaissance du monde.

« Il ne s'agit, on le voit, ici que de l'art dont peut être revêtue la présentation des faits scientifiques; mais des rapports peuvent encore s'établir sous d'autres formes entre l'art et la science... »

« ... L'art même peut se trouver plus intimement encore lié à la science, voire s'identifier à elle; il est, en effet, des sciences qui, envisagées d'un certain point de vue, prennent l'apparence de véritables arts; je veux parler des mathématiques pures.

« ... A la vérité, dans le domaine des sciences, les mathématiques occupent une place tout à fait à part. D'ordre strictement intellectuel, pures productions de l'esprit, elles font surtout appel à une imagination créatrice dont le jeu constitue véritablement un art, et un art, qui, suivant la très juste expression de l'éminent professeur de La Vallée Poussin, de l'Université de Louvain, « laisse une place importante à la sensibilité et à l'esthétique individuelle. »

A la sensibilité! A l'esthétique! Sans doute y a-t-il là de quoi surprendre certaines personnes non suffisamment informées de la véritable nature de ces sciences. Qu'elles veuillent bien alors écouter le plus grand des mathématiciens contemporains : « On peut s'étonner, a dit Henri Poincaré, de voir invoquer la sensibilité à propos de démonstrations mathématiques qui, semble-t-il, ne peuvent intéresser que l'intelligence. Ce serait oublier le sentiment de la beauté mathématique, de l'harmonie des nombres et des formes de l'élégance géométrique. C'est un véritable sentiment esthétique, que tous les mathématiciens connaissent. Et c'est bien là de la sensibilité. »

« ... Cherchant à mettre en lumière le rôle de l'imagination chez le géomètre, Condorcet n'a pas hésité à déclarer qu'« Archimède et Euler en ont mis autant dans leurs ouvrages qu'Homère et l'Arioste en ont montré dans leurs poésies. » Disons à notre tour qu'un Cauchy ou un Poincaré nous apparaissent comme de sublimes artistes, à un non moins juste titre qu'un Beethoven ou un Wagner. Et qui sait si les hautes études mathématiques poursuivies en sa jeunesse par Termier — sorti premier de l'Ecole polytechnique, il ne faut pas l'oublier — n'ont pas contribué à développer chez lui ce tempérament d'artiste qui donne à toute son œuvre une si prenante séduction? »

Figaro, 12 février 1932.

Il n'est pas interdit non plus de supposer que ces hautes études mathématiques ont pu contribuer à développer, chez Termier, le tempérament de philosophe qu'il possédait incontestablement (Voir IV. « Le philosophe de la science »). Dans la préface qu'il a écrite pour un essai « remarquable et si neuf » d'un mathématicien-philosophe, M. ROBERT LE MASSON : *Philosophie des Nombres* (Paris, 1932, Desclée, De Brouwer, collection « Questions disputées », p. XI), Jacques Maritain, que Pierre Termier aimait de la meilleure amitié et qu'il plaçait très haut comme tête philosophique, fait ressortir que des « valeurs métaphysiques » sont « impliquées dans les entités mathématiques », et notamment que « l'immatérialité qui caractérise de façon spécifique la constitution intelligible du nombre », lui permet d'être analogiquement transféré à l'ordre transcendantal ».

l'avenir », déclare M. Gignoux (1). Certains, qui l'avaient méconnu avait cette précipitation passionnée qui se manifeste si fréquemment dans les milieux scientifiques, où l'envie, la vanité puérole, voire l'égoïsme féroce sévissent trop souvent, avaient cru l'accabler en le dénommant « le géo-poète » (2). Comme Bloy le fit pour l'injure de « mendiant ingrat », Termier ramassa l'épithète dérisoire, et il attendit tranquillement que l'avenir — qui, pour une fois, fut foudroyant de rapidité et triomphant de réparation — lui en constitua un blason glorieux.

J'insère ici une remarque importante pour l'explication de cette amitié « chaude et fidèle, qui ne connut jamais le moindre nuage » (3), mais qui, comme toute amitié semblable, requérait des correspondances profondes.

Bloy et Termier furent, chacun dans son genre, deux grands spécialistes, et ils s'estimaient comme tels. Qu'on ne se presse pas de crier à la confusion quant à Bloy. Il était véritablement un grand et même un très grand spécialiste de l'expression littéraire et du style. Là, il était magistralement « fort dans sa partie ». « Je dis les mots que je veux, quand je veux, au moment calculé par moi... » affirmait-il avec orgueil, et cela était exact et juste.

Naturellement, Bloy n'était que faiblement capable d'évaluer la valeur scientifique de Pierre Termier. « Votre science m'étonne et m'humilie », lui écrivait-il au début de leur amitié (4). « J'aurais pourtant bien voulu vous suivre, mon cher Termier. Pardonnez-moi d'être une pauvre vieille bourrique, très affectueuse... »

Mais il avait appris par ailleurs, et il sentait très bien par lui-même à des signes qui ne trompent pas, que Termier savait être « un gros monsieur » (5) et même un grand monsieur (6).

* * *

Un autre point de contact encore, entre ces deux hommes intellectuellement et spirituellement si riches, c'était le cœur pour autrui, la compassion humaine.

Chez Bloy, il y avait « une telle pitié pour les humbles et les ignorants », a dit Termier (7). « La guerre le rendait malade et sa tristesse était affreuse (8). »

Il en allait de même pour lui. Voici des propos qu'on relève dans une lettre citée par M^{me} Claire Bertrand-Eisenschitz, fille du grand géologue Marcel Bertrand, qui fut son maître et son ami vénéré : « Ah! petite Claire! Ces quelques semaines passées depuis le 30 juillet (9) ont lourdement pesé sur mon vieux cœur. Jamais encore je n'avais compris l'horreur inutile de la guerre. J'ai vu; et c'est une vision infernale. Quand donc les peuples comprendront-ils qu'ils sont les dupes de la cupidité ou de la lâcheté de leurs gouvernants, et qu'aucun avantage espérable ne vaut ce que coûte la continuation de la lutte? »

A force d'horreur devant la guerre, Termier en venait à rêver, à espérer, à escompter même une période future de concorde et de tendresse altruiste entre les hommes qui serait un peu au diapason de celle qui habitait son grand cœur : « Mes chers petits enfants — écrivait-il toujours à la même correspondante, englobant dans une pareille affection son mari et leur petite fille — ne vous inquiétez pas de l'avenir, vivez au jour le jour, demandez à Dieu que soient abrégés ces jours épouvantables. Quand sonnera enfin l'heure de la paix bienheureuse, les pauvres humains qui auront survécu à l'horrible crise n'auront plus la force de se haïr; ils se reconnaîtront comme des frères, dans la similitude parfaite que les larmes et la douleur auront donnée à leur âme; et il passera sur l'Europe un grand souffle de tendresse. Mais comme il sera tard! et comme les peuples se sont trompés (10). »

Lignes vraiment cruelles à lire aujourd'hui, pour nous qui,

(1) M. MAURICE GIGNOUX, professeur de géologie à l'Université de Grenoble, *Nouvelle Revue des Jeunes*, op. cit., p. 483.

(2) On a même dit « géo-funliste ». Entre-mangeries professorales », disait Sainte-Beuve en utilisant Bayle!

(3) P. TERMIER, *Lettres de Léon Bloy à Pierre Termier*, Avertissement, p. VII.

(4) IDEM, p. 19, 24 mars 1906.

(5) LÉON BLOY, *L'Inventable*.

(6) Une fois Bloy et Termier se sont rencontrés de très près dans leurs travaux : le géologue avait écrit sur l'Atlantide et confronté les hypothèses scientifiques avec les légendes de ce cataclysme énorme; Bloy ayant lu cet essai, fut frappé, le prit comme tremplin et nous découvrit magnifiquement le paradis terrestre qu'il identifie avec le continent englouti. (Cf. LÉON BLOY, *Exégèse des Lieux communs*, nouvelle série, éd. Mercure de France, pp. 223 sqq.) Pierre VAN DER MEER DE WALCHEREN, *la Nouvelle Revue des Jeunes*, op. cit., p. 494.

(7) Une heure anc..., op. cit.

(8) IDEM.

(9) 1916.

(10) *Nouvelle Revue des Jeunes*, op. cit., p. 520.

ayant traversé le feu et survécu, voyons à nouveau se rassembler partout les haines et les convoitises, en même temps que les plus effroyables moyens de tuer sont accumulés en des proportions gigantesques. Comme l'a crié le Pape Pie XI, aux environs de la Pentecôte de 1932, à un monde qui ne l'écoute pas, « difficilement depuis le Déluge, nous rencontrerons une crise spirituelle et matérielle aussi profonde, aussi universelle que celle que nous traversons maintenant... nous qui voyons aujourd'hui ce qui ne se vit jamais dans l'histoire, déployés au vent sans retenue, les drapeaux sataniques de la guerre contre Dieu et contre la religion chez tous les peuples et dans toutes les parties du monde (1) ».

Jours d'athéisme triomphant ou tout proche de l'être, annonciateurs de désastres apocalyptiques, si la Miséricorde et la Puissance divines n'interviennent pas : « Malheur à l'humanité, si Dieu outragé à ce point par ses créatures laissait, dans sa justice, libre cours à cette inondation dévastatrice et s'en servait comme de verges pour le châtiement du monde (2). »

Ainsi, les sombres constatations et les avertissements redoutables de *Caritate Christi compulsi* démentent les généreuses espérances de Pierre Termier. Par contre, qu'ils vont étonnamment dans le sens des affirmations répétées de Léon Bloy. Celui-ci, en pleine guerre (28 juillet 1915), écrivant au premier, relevait de la sorte cette différence entre eux : « Oui, je sais que vous êtes un optimiste. J'en suis un autre. Seulement il y a deux manières.

« L'optimisme de la Miséricorde et l'optimisme de la justice, qui se rencontrent certainement dans l'Absolu, mais après quel voyage! »

* * *

Bloy et Termier, « le patriarche Pierre Termier », comme disait Bloy « petit prophète », avaient, enfin, l'un et l'autre, un sens ardent, d'une tendresse presque défaillante, de la paternité. « Il est aussi avantageux de tenir un de ces petits enfants dans ses bras — a écrit quelque part Léon Bloy, que je cite ici de mémoire — que de presser des reliques de saints sur son cœur. » Et encore : « Quand ma petite fille m'appelle papa, il me semble que mon règne arrive. » Les trois volumes de Termier qui constituent ses « souvenirs d'un géologue » sont tous les trois dédiés, le plus affectueusement qu'il se peut à ses enfants : à ses fils morts, à son genre mort, à ses filles bien-aimées. Je le vois, dans une des lettres qu'il m'adressa tout ravi d'être entouré, en vacances, de ses vingt-trois enfants et petits-enfants...

Le professeur

Une des manifestations les plus marquantes de cette tendresse humaine et une dérivation de ce gonflement paternel du cœur étaient, chez Termier professeur, son dévouement et son amour surabondants pour ses élèves, pour leur vie, pour leur avenir matériel aussi bien que scientifique.

Et tout d'abord, son respect de leur personnalité, qui qu'ils fussent, croyants ou incroyants. Jamais, à leur égard, il ne fit acception de personne. « Lors de ses courses géologiques ou se prolonge et s'applique l'enseignement de l'Ecole des mines, on voyait parfois Pierre Termier, la journée finie, dans le train du retour, se recueillir et dire son chapelet. Or, cet homme qui si simplement savait être chrétien devant ses élèves prenait grand soin de ne pas appartenir à l'un quelconque de leurs groupes confessionnels; il était, répondait-il, non pas un professeur catholique, mais le maître de tous, le possible ami de tous. Sa foi rayonnait trop éclatante pour qu'elle eût à se manifester où elle n'avait point à paraître. Elle lui laissait sa parfaite indépendance d'intelligence et de cœur (3). »

Cela lui était possible parce qu'il était personnellement un homme objectif et bien intentionné. Et puis, parce que le catholicisme n'est surtout pas la négation — impossible! — de la nature, mais son redressement, sa purification et son assumption par la grâce.

Sans nature, pas de grâce : car la grâce est une délégation de Dieu vers la nature; la nature est donc « la cause occasionnelle » de la grâce. Voilà ce que tant de gens ne saisissent pas. Ils exténuent la nature, ils voudraient la réduire à rien; ils l'abaissent, ils la galvaudent.

(1) *Caritate Christi compulsi*, « Donné à Rome, près Saint-Pierre, en la fête de l'Invention de la Sainte Croix, le 3 mai de l'an 1932, onzième de Notre Pontificat, PIE XI, pape ».

(2) IDEM.

(3) ANDRÉ GEORGE, *la Nouvelle Revue des Jeunes*, op. cit. « La science et la foi chez Pierre Termier », p. 450.

Ils considèrent par exemple l'Amour, le plus grand fait de nature, comme il est — sous d'autres espèces — le plus grand fait de grâce, à l'égal d'une chose honteuse. C'est pourtant Dieu qui a fait le cœur de l'homme et le corps de l'homme et tout ce qu'ils renferment. « Le monde physique est le sacrement de Dieu », a dit quelqu'un (1). C'est encore vrai même après la Chute. Le tout est que chaque chose soit bien à sa place.

A ceux-là, le rire est suspect, la gaieté leur apparaît attente à l'idée solennelle qu'ils se font de la dignité; l'intelligence, comme subversive et se ramifiant indéfinissablement au Démon.

Ou bien ils traitent la nature comme une donnée vulgaire et de peu d'importance : mais comment seraient-ils fidèles dans ces grandes choses ne l'étant pas dans les petites? Ils ne se considèrent pas toujours comme tenus par l'honnêteté purement naturelle; ils lui donnent des entorses soi-disant au profit de leur vocation surnaturelle et de ses exigences.

Mauvaise position! La nature est blessée, pleine de pièges, c'est trop sûr. Mais sa réalité et son jeu restent la substance fondamentale et indestructible dans laquelle la grâce s'insère mystérieusement et travaille. Le résultat doit être toute une série de rectifications, d'affermissements et de développements de la nature elle-même d'abord; ensuite, l'adjonction d'un domaine qui lui est absolument inconnu, mais qui la sert en l'exhaussant même quand, dans la pratique sur quelque point il la contredit à mort; enfin, au total, un équilibre entre nature et grâce, équilibre difficile, dont la ligne de rupture vers le bas plonge dans la sentine du péché, mais dont l'autre, en haut, est miraculeusement tirée vers le Ciel et ses délices inimaginables, où, même après que tout le système y aura bienheureusement basculé, par la mort et le salut, la nature survivra glorifiée. « Triomphe final de l'esprit, non aux dépens mais à l'avantage éternel de la chair; le divorce noble en apparence, mais au fond chimérique et dangereux du corps avec l'âme, dépassé (2)... »

Sur cette terre, la consigne sera toujours de veiller toujours et d'en user comme n'en usant pas (3). Mais d'en user! Voilà justement le miracle : c'est de pouvoir cet us qui n'est plus un abus. Car la Lumière est venue jusqu'à nous, et nos ténébres l'ont comprise. Or celui qui suit la Lumière ne marche pas dans les ténébres. Car, comme le chantait Péguy :

*Et le surnaturel est lui-même charnel
Et l'arbre de la grâce est raciné profond
Et plonge jusqu'au sol et cherche jusqu'au fond
Et l'arbre de la race est lui-même éternel.*

*Et l'arbre de la grâce et l'arbre de nature
Ont lié leurs deux troncs de nœuds si solennels,
Ils ont tant confondu leurs destins fraternels
Que c'est la même essence et la même stature. (Eve, VII.)*

C'est du catholicisme, cette union hiérarchique et sainte de nature et grâce qui seule permet de comprendre et d'aimer la vie comme il faut. Méconnue et transgressée, elle fait des rabougrs, des tartufes ou des puritains. Bien vécue, elle permet — entre autres — toute l'expansion possible — mais innocente — de la nature humaine à cette hauteur que j'aime personnellement à dénommer le plan de Socrate.

Rien de ce qui est humain ne reste alors étranger au chrétien. Il devient cet homme véritable et complet qui dit pourtant : « Dieu seul ». Ou plutôt, avec les chartreux, dont c'est la devise : *Soli Deo*, à Dieu seul. Datif. Il y a don, référence : de tout l'humain non méconnu (même dans le sacrifice, surtout dans le sacrifice), à Dieu reconnu. Successivement chaque ordre cède à l'autre, l'ordre de la matière à l'ordre de l'esprit, et l'ordre de l'esprit à l'ordre de la grâce : mais aucun n'est ni défiguré, et, quoique hiérarchisés, les trois subsistent ensemble.

Il s'agit donc non pas d'une négation ni d'une défiguration, mais — c'est tout autre chose! — d'une transfiguration dans la Beauté surnaturelle. « La Beauté de Dieu, la beauté adorable de tout ce qu'Il fait... », disait Bloy... « Toutes les forces de la création, toutes les ressources de la nature et de la grâce rapportées en récolte aux pieds de Dieu... », disait encore Péguy (4).

(1) Cité par P. TERMIER, *la Joie de connaître*, p. 328.

(2) R. P. LÉONCE DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ*, Beauchesne, 1928, Paris, II, 444.

L'âme a pour le corps un appétit naturel que la résurrection de la chair contentera, enseigne S. Thomas (cf. L. DE GRANDMAISON, *op. cit.*, II, p. 444, n° 4).

(3) S. PAUL.

(4) *Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université*, 20 janvier 1914, Coutances (Manche).

Pierre Termier, en catholique supérieur, appliquait à merveille cette doctrine dans ses rapports avec les incroyants. Il respectait trop le mystère de la visitation surnaturelle pour se prévaloir de sa foi à l'égard de quiconque. Il comprenait, au contraire, qu'elle crée plus d'obligations que de droits, car elle associe étroitement celui qu'elle gratifie à l'œuvre rédemptrice et unitive du Christ, qui a donné sa vie pour tous. Il savait concilier ferveur et tolérance. De là que « d aucuns (qui, sans doute, comptaient parmi les catholiques secs et étroits dont je parlais) s'étonnaient de le voir sympathiser avec tel ou tel, dans des milieux très variés, et ne comprenaient pas » (1). Il parvenait à s'entendre avec eux sur leur plan, mais c'était sans que son propre cœur eût à quitter le sien. Ce qui lui était possible, l'amour aidant, à cause, justement, de la communication des plans voulue par Dieu.

* * *

Ce n'est surtout pas à l'égard de jeunes gens dont on est le professeur qu'une autre attitude puisse s'admettre. La partie est trop inégale entre les deux. Le professeur, dans une chaire universitaire surtout, a sur l'élève tout l'avantage de la compétence, de l'expérience et du prestige (celui-ci, hélas! pas toujours, et c'est là que la jeunesse se rattrape!). Il peut même lui imposer, scientifiquement, sa manière de voir. Il détient aussi un certain pouvoir sur son avenir. Bref, il peut impunément malmenier l'élève de bien des manières, dont quelques-unes fort graves.

Qu'il profite de cette position pour exercer indûment une pesée morale ou spirituelle serait odieux! Le professeur, à cet égard, n'a qu'un droit, et c'est celui de n'importe qui, n'importe où (et c'est tout autant celui de l'élève) : d'être dans sa chaire sincèrement lui-même, sans respect humain comme sans prosélytisme déplacé, mais, au contraire, avec une modération très surveillée et le maximum de loyauté et de bienveillance. Son premier et principal objet, c'est la science, le savoir et la formation des esprits (2). Le problème dont je parle ne se pose naturellement que dans les hautes écoles officielles, abstraction faite de celles qui sont ouvertement placées sous le signe d'un principe religieux ou philosophique, où le programme universitaire prend des « élargissements » conformes à l'idéal professé. Oui, il faut, sous peine d'injustice et d'abus, que des jeunes gens venus de partout puissent étudier en commun sous des maîtres divers sans avoir à en souffrir dans leur autonomie intérieure, dans leur intime liberté. « Il est un certain milieu, éloigné de toute secte, et de toute doctrine singulière, c'est le régime véritable où l'enseignement doit rester », écrivait Sainte-Beuve au début de *Chateaubriand et son groupe littéraire*, qui fut d'abord un cours professé à l'Université de Liège durant l'année académique de 1848 à 1849.

Car la jeunesse a droit au meilleur de nous-mêmes. Et le professeur digne de ce nom ne connaît qu'un moyen pour agir sur ses élèves, puisque c'est une loi universelle que tout ce qui vit agit

(1) *Nouvelle Revue des Jeunes*, *op. cit.*, p. 49.

(2) Comme le premier objet de tout étudiant est l'étude, l'acquisition scientifique.

À la question, qui lui était posée récemment par les *Cahiers de la J. U. C.* (Jeunesse Universitaire Catholique) : « Quel est l'idéal intellectuel de l'universitaire catholique? » S. Exc. Mgr Paulin Ladeuze, recteur magnifique de l'Université de Louvain, a répondu nettement et fermement :

« A réfléchir sur les termes dans lesquels (les jécistes) formulent la question, je me demande si nous sommes réellement d'accord. Ces termes laissent croire qu'on conçoit pour l'universitaire catholique un idéal intellectuel différent de l'idéal des autres universitaires. Or, cela je ne puis l'admettre, si je considère cet idéal en lui-même et dans son objet propre. Que l'étudiant catholique soit poussé vers son idéal intellectuel par des raisons qui ne touchent pas les autres étudiants; que, par sa subordination à une fin supérieure, cet idéal s'ennoblisse à ses yeux et s'élargisse; que l'universitaire catholique ait, d'une part, des précautions à prendre dans la poursuite de son idéal intellectuel et, d'autre part, trouve dans sa foi même des avantages pour sa réalisation, à la bonne heure! Mais tout cela ne change pas la nature propre et l'essence de l'idéal en question, il importe de s'en convaincre pour ne pas donner une orientation fautive à la vie universitaire de l'élite catholique.

L'idéal de l'universitaire catholique est essentiellement le même que celui de tout universitaire. C'est, avec la culture générale qui ne laisse étranger à rien de ce qui est humain (et qui ne le laisse pas étranger, lui, à sa propre religion), la possession de la science à laquelle il s'est voué, et de la méthode de cette science. Et le devoir que lui impose cet idéal, c'est son devoir d'état, l'étude de son programme universitaire, programme qui, dans une université catholique, prend des élargissements auxquels je viens de faire allusion.

C'est là un devoir de droit naturel. Or, le droit positif chrétien peut bien préciser et déterminer les préceptes de droit naturel, il ne les change pas. Le T. R. P. Gillet, aujourd'hui Général des Dominicains, aimait à répéter aux jeunes gens à Louvain qu'avant d'être et pour être un chrétien, il faut être un honnête homme. On ne saurait leur répéter trop souvent que pour être un étudiant catholique, il faut d'abord et avant tout être un étudiant dans le sens propre du mot. Et ce mot, parvient tenant de l'adjectif, marque une action habituelle dont l'objet n'a rien d'esotérique. » (*Les Cahiers de la J. U. C.*, avril 1932, *Les Étudiants et la Littérature*, l'idéal intellectuel de l'étudiant catholique », pp. 95-96.)

et que tout ce qui vient en contact engendre une réaction : c'est la recherche permanente de la qualité. Pour le reste, qu'il joue contre lui-même, je veux dire qu'il abandonne toute prépotence indue et tout point de vue égoïste, pour ne cesser de tenir compte de ceux à qui il s'adresse et de leur bien. Ainsi, l'équilibre se rétablit au profit de l'humanité, et de la justice, et, pour un chrétien, de la charité.

C'est ce que Termier faisait avec une magnanimité humble, et c'était bien la marque de la noblesse de son caractère comme de la force de sa certitude.

Son humilité (notons qu'il était tertiaire de saint François) et sa bienveillance se renforçaient ici de deux autres traits qui, selon sa fille, furent « les traits dominants de son âme : la tendresse meurtrie et l'espoir » (1). Toute jeunesse véritable est tendre et cache une meurtrissure; mais l'on ne conçoit surtout pas la jeunesse sans espérance. Ce grand maître avait, par conséquent, tout ce qu'il fallait pour s'adresser à elle et s'en faire aimer.

LÉOPOLD LEVAUX.

(1) Nouvelle Revue des Jeunes, op. cit., p. 491.



Menuiserie-Charpenterie
de luxe et ordinaire
Entreprise Générale du Bâtiment
H. & J. ERNST
ENTREPRENEURS
Petit-Rechain (Verviers) Gare Dison
Maison fondée en 1863
C. Chèques Postaux 8550 Verviers 4557
Registre du Commerce
Téléphone : No 18
Exposition Internationale de Liège 1930 :
Diplôme de Médailles d'Or
Exposition Internationale du Bâtiment 1931 et
1933 : Hors Concours
TRAVAIL MÉCANIQUE du BOIS
Spécialité de
Fenêtres à double Guillotine
BREVETÉES
Aéragé facile des Appartements

Entreprise Générale de la Décoration du Bâtiment
VILLE ET PROVINCE
PEINTURE & DECORATION
Ancienne Maison F. REINHARD, fondée en 1860
P. SONCHEN
124, Rue Artan BRUXELLES Téléph. 15.98.14
Travaux extérieurs et intérieurs, de luxe et courants
Remise en état locatif d'immeubles — Travaux soignés
Etudes et Estimations d'après plans
Nombreuses références vous seront adressées sur demande
Renseignements et devis gratuits et sans engagement

Galeries BOUCKOMS S.A.
47, Boulevard d'Avroy, 47, LIÈGE
TOUS LES TAPIS
vendus les moins chers de toute la Belgique
Importateur direct de tapis d'ORIENT
Pour le gros : 14, place Saint-Jacques, Liège
647

Appareillage "TÉCO", s. a.

BOIS DE BREUX lez-Liège



Ses **INTERRUPTEURS** d'appartements
sont inusables.

Ses petits **DISJONCTEURS**,
remplacent les fusibles et suppriment les
pannes d'électricité.

Dans un couvent ou dans un pensionnat être
sans lumière peut être grave.

Employez partout les
Disjoncteurs "TÉCO",

Caisse Hypothécaire Anversoise

Société Anonyme — Fondée en 1881 — Registre du Commerce d'Anvers n° 1188

CAPITAL : frs. 40.000.000
RÉSERVES : frs. 60.811.975.51

FONDS SOCIAL : frs 100.811.975.51

Siège Social : ANVERS

Siège de Bruxelles

35, rue des Capucins - 24 place de Mair

44, Boulevard du Rogent, 44

Tél. No 302.30-302.91

Tél. Nos 12 44 97 - 12 84 04

SUCCURSALE DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101

PREIS SUR IMMEUBLES ET POUR BAIR

Obligations Foncières : Intérêt 5.50 %

Caisse d'Épargne Intérêts 3.60 % ; 5 % et 5.50 %

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

LOCATION DE COFFRES-FORTS

672

Caisse Urbaine et Rurale

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital Frs. 10.000.000

ANVERS, 26, LONGUE RUE DE L'HOPITAL. 26

Téléphones 313,71 349.70 306,28

PRETS HYPOTHÉCAIRES de 1^{er} et de 2^d rang

OPÉRATIONS DE BOURSE

COMPTES COURANTS et de DÉPOTS

Intérêts : 2 1/2 à 6 % suivant terme.

1026

Banque de Placements Hypothécaires s. a.

LIÈGE, boul. de la
Sauvinière, 83

Siège social : ANVERS
rue d'Arenberg, 19

BRUXELLES
Avenue du Midi

OBLIGATIONS FONCIÈRES 5 % NET

BONS DE CAISSE 4 % NET

garantis exclusivement par des

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

en 1^{er} rang sur immeubles ou pour construire aux meilleures conditions

Agents et correspondants dans les principales localités de Belgique

1036